

Déjà parus
aux éditions de La Croisée des chemins

BNI GUIL
Espaces des Hommes Libres
ISBN 978-9954-1-0393-7

LES GRANDS ESPACES
DE L'ORIENTAL MAROCAIN
ISBN 978-9954-1-0360-9

FIGUIG
La ville oasis du Maroc oriental
ISBN 978-9954-8924-1-9

À LA DÉCOUVERTE DE LA FAUNE
DU MAROC ORIENTAL
Itinéraires d'un naturaliste
ISBN 978-9954-1-0359-3

www.lacroiseedeschemins.ma

Mémoires juives de l'Oriental marocain



« C'est précisément cette particularité hébraïque qui constitue aujourd'hui, ainsi que l'a consacré la nouvelle Constitution du Royaume, l'un des affluents séculaires de l'identité nationale, et c'est pourquoi Nous appelons à la restauration de tous les temples juifs dans les différentes villes du Royaume, de sorte qu'ils ne soient plus seulement des lieux de culte, mais également un espace de dialogue culturel et de renouveau des valeurs fondatrices de la civilisation marocaine. »

Extrait de la lettre royale du 13 février 2013

ISBN 978-9954-1-0447-7
D.L. 2013 MO 2820



Mémoires juives de l'Oriental marocain

Mémoires juives de l'Oriental marocain

En couverture :
la Kasbah mérinide de Debdou, et ses alentours.
(Photo J.-M. Porte)

En quatrième de couverture, à gauche :
le tombeau de Sidi Yahia à Oujda,
saint qui fut vénéré par les trois communautés :
juive, chrétienne et musulmane.

À droite :
le Sefer Torah, rouleau des textes bibliques,
toujours en place dans la grande synagogue
d'Oujda. (Photos M. Nachef)

www.oriental.ma





Sa Majesté Mohammed VI,
visite royale dans l'Oriental
le 18 octobre 2010.



Message de S.M. le Roi Mohammed VI

“L’un des affluents séculaires de l’identité nationale”

Extrait de la lettre royale lue par le chef du gouvernement à la cérémonie d’inauguration, après rénovation, de la synagogue Slat Alfassiyn, à Fès, le 13 février 2013.

« [...] Ceci est le témoignage éloquent de la richesse et de la diversité des composantes spirituelles du Royaume du Maroc et de son patrimoine authentique. Ce patrimoine s’apparente à un véritable creuset dans lequel a fusionné la spécificité judéomarocaine dont l’histoire plonge ses racines au Maroc, à travers ses us et coutumes et ses caractéristiques propres, depuis plus de trois mille ans.

C’est précisément cette particularité hébraïque qui constitue aujourd’hui, ainsi que l’a consacré la nouvelle Constitution du Royaume, l’un des affluents séculaires de l’identité nationale, et c’est pourquoi Nous appelons à la restauration de tous les temples juifs dans les différentes villes du Royaume, de sorte qu’ils ne soient plus seulement des lieux de culte, mais également un espace de dialogue culturel et de renouveau des valeurs fondatrices de la civilisation marocaine.

Les traditions séculaires de la civilisation marocaine puisent leur essence dans le fait que les Marocains sont profondément imprégnés des valeurs de coexistence, de

tolérance et de concorde entre les différentes composantes de la nation, sous l’impulsion et la direction éclairée du glorieux Trône Alaouite, dont Dieu Nous a confié la charge suprême.

En Notre qualité de Commandeur des croyants, attaché à la protection de la foi et de la religion et investi de la responsabilité de veiller au libre exercice des cultes pour toutes les religions célestes, y compris le judaïsme — dont les adeptes loyaux sont considérés comme faisant partie des citoyens que Nous entourons de Notre constante et bienveillante sollicitude —, Nous affirmons que vous trouverez en Notre Majesté le protecteur fidèle ayant à cœur de faire prévaloir ces nobles idéaux.

En vous renouvelant l’assurance de toute Notre sollicitude, Nous implorons le Très-Haut de couronner de succès les efforts que vous déployez au service de l’intérêt général.

Wassalamou alaikoum warahmatoullahi wabaraka-touh».

Mémoires juives
de l'Oriental marocain



Mémoires juives de l'Oriental marocain

Directeur éditorial

Abdelkader Retnani

Secrétariat de rédaction

Abdelilah Idrissi, Zhor Rehihil

Direction artistique

Emmanuel Calamy

Photographies

© Michel Nacheff

© Jean-Marc Porte

© Musée du judaïsme de Casablanca

© Centre de la culture judéo-marocaine de Bruxelles

Cartographie

© Paul Coulbois (Espagne)

Correction

Mohamed Grou

© A. Retnani,

éditions La Croisée des chemins

1, rue Essanani, Bourgogne,

20050 Casablanca, Maroc

Courriel: editionslacroiseedeschemins@gmail.com

Web: www.lacroiseedeschemins.ma

Impression

Bilnet

ISBN

978-9954-1-0447-7

Dépôt légal

2013 MO 2820

Cet ouvrage a été publié à l'initiative
et avec le concours de l'Agence de l'Oriental.

Suivi technique

Sanaa Moussalim, Abdelmalek Fizazi.

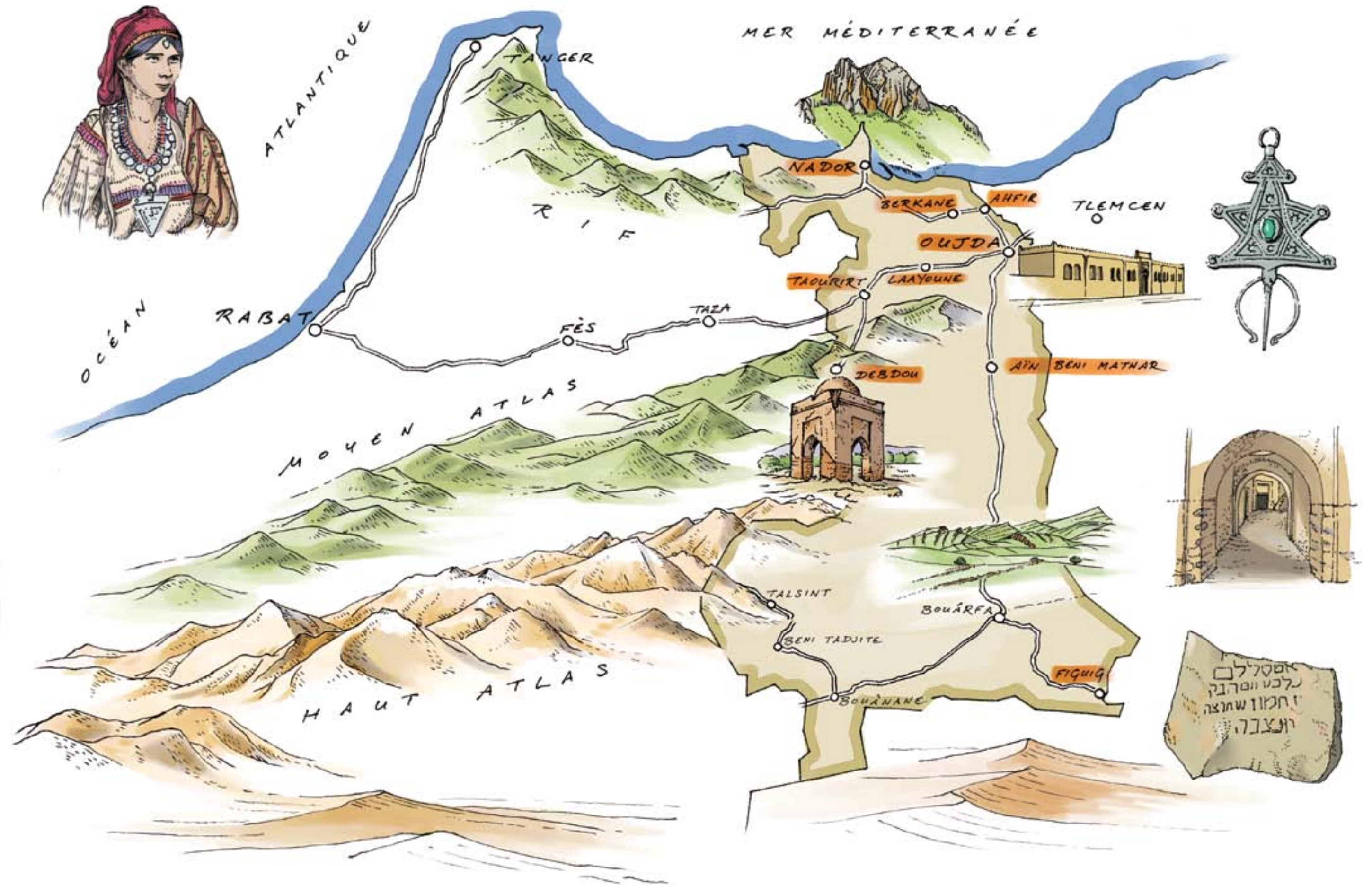


Ci-contre, le mausolée de Sidi Yahia
à Oujda, qui fut vénéré tant par
la communauté juive que musulmane,
ainsi que par les chrétiens.



Sommaire

Avant-propos	17
L'histoire immémoriale des juifs marocains	19
Quand Mohammed V s'oppose à Vichy	30
Oujda, une capitale au carrefour des cultures	34
Oujda, la ville au Mellah singulier	41
Rabbi Chlomo Hacoheh Scali Sabban	48
Debdou, centre de rayonnement intellectuel	64
Une route qui ne mène nulle part ailleurs	72
Debdou, fleuron spirituel de la Méditerranée	77
"Debdou restait en moi"	80
Principaux saints vénérés... par les uns et les autres	87
"Mes voyages à Debdou m'ont rendu ma double appartenance"	94
Les enfants musulmans évitaient la fessée en se réfugiant chez leurs camarades juifs	102
Figuig, oasis culturelle	108
Figuig et ses grandes familles juives	119
L'œil trouve enfin à se rafraîchir	130
Communautés et lieux de vie de l'Oriental	145
Des cultures communes	167
Yom Kippour	180
La Hilloula au Maroc	190
Solange prépare sa table	200
Bibliographie succincte	207
Remerciements	209
Crédits et légendes iconographiques	211





Avant-propos

Ce livre est une évocation illustrée, réaliste et enthousiaste du patrimoine culturel judéo-marocain de l'Oriental, « précisément cette particularité hébraïque qui constitue aujourd'hui, ainsi que l'a consacré la nouvelle Constitution du Royaume, l'un des affluents séculaires de l'identité nationale. »* *Premier du genre réalisé au Maroc, ce beau-livre marque ainsi une nouvelle rencontre, le dessein d'une relecture des traces toujours vivantes d'un passé commun, dont nous voulons honorer les moments heureux. C'est donc un témoignage qui interroge de façon inédite le vécu de l'une des communautés les plus anciennes du Royaume, et sa relation à l'autre.*

C'est aussi une ardente invitation à découvrir l'un des principaux foyers de ce judaïsme qui a vu naître, dans la région de l'Oriental, des générations d'hommes, de femmes et d'enfants marocains, libres et fiers de pratiquer leur confession. À Oujda, Debdou, Figuig ou Nador, tant de familles juives ont vécu, pendant des siècles, en parfaite harmonie avec les populations musulmanes. Les liens sont demeurés puissants malgré les éloignements. Les pèlerinages annuels, la célébration régulière de la Mimouna, cette fête typique du judaïsme marocain, marquent cette symbiose et cette solidarité scellée tout au long des siècles entre juifs et musulmans.

Au rythme de paysages riches en lumières et en couleurs, qui illustrent la beauté si particulière de cette région, des témoignages forts et saisissants nous font revivre certains moments de partage, souvenirs précieux d'un passé à préserver et à transmettre. Le Maroc s'est toujours nourri de ses identités plurielles, ce beau-livre est consacré à l'une d'entre elles, et non des moindres.

Mohamed MBarki

* Extrait de la lettre royale du 13 février 2013, voir p. 7.

L'histoire immémoriale des juifs marocains

Aperçu historique des origines

S'il y a une communauté qui peut témoigner par son histoire qu'il y a place en terre d'islam pour toutes les religions, c'est bien la communauté juive marocaine. Celle-ci bénéficia, dès ses lointains débuts, d'une autonomie qui, malgré des épreuves difficiles, ne lui sera jamais ôtée au cours des siècles. Dès ses origines, le Maroc fut terre d'accueil, territoire de coexistence; mais aussi territoire de départ, de retour, parfois de conflits. Ces expériences migratoires riches et diverses mobilisèrent nécessairement des dynamiques qui concernent les catégories d'appartenance, les langues parlées, les frontières, les religions, pour donner enfin lieu au processus d'émancipation politique.

Lampe au chandelier à sept branches. Maroc, Volubilis, IV^e-V^e siècles. Bronze. Musée d'Archéologie de Rabat.

La présence juive dans le royaume chérifien est ancestrale et remonte à plus de 2000 ans. Des vestiges archéologiques dont des inscriptions funéraires, certaines en hébreu, attestent de la présence d'une communauté juive qui vivait vers le II^e siècle av. J.C. dans la cité romaine de Volubilis, non loin de l'actuelle ville de Meknès.

Mieux, les juifs firent acte de résistance pour montrer leur attachement à cette terre: résistance d'abord face aux tentatives hégémoniques des Romains, puis face aux Byzantins qui occupèrent le pays en 533. Durant cette période, des tribus juives participèrent activement à la lutte contre les envahisseurs de l'Empire byzantin. Celui-ci déclara illégal le culte du judaïsme et sortit un décret prévoyant la conversion de toutes les synagogues en églises.



Les vêtements traditionnels juifs variaient selon les régions.
Ci-contre, tenue d'un marié.
Page de droite, jeune femme en costume de fête.
(Dessins de J. Besancenot.)

La rigueur de ces mesures fut néanmoins atténuée par la pression exercée par les juifs.

Les premières populations non-berbères à venir s'installer au Maroc sont les populations juives. Elles trouveront en cette terre davantage qu'un refuge : un accueil. Les faits en attestent. En 612-613, les juifs de la péninsule ibérique subirent la persécution acharnée des Wisigoths. Pour y échapper, des mouvements migratoires s'organisèrent vers le Royaume. Ces nouveaux venus s'ajoutèrent aux autochtones déjà présents et c'est ainsi que la communauté s'agrandit progressivement et en harmonie avec les populations berbères sur place, de sorte qu'une mixité se constituera : berbérisation des juifs, judaïsation de certaines contrées berbères, peu importe l'ordre : il y eut interpénétration des deux groupes confessionnels.

La fondation de Fès en 808 par Idriss II permit à la communauté juive de s'installer dans la ville, de pratiquer son culte en toute liberté et de commencer à s'adonner aux activités artisanales, commerciales et économiques. Cette liberté avait d'ailleurs un statut juridique : c'est la *dhimma*, statut protecteur accordé à la communauté en échange de la *jizya*, impôt permettant de bénéficier d'une autonomie administrative, judiciaire et culturelle.

C'est une période faste qui s'ouvrit alors : Fès devint pour plusieurs siècles la capitale administrative du Royaume, mais aussi la capitale culturelle et spirituelle, avec la science talmudique de Rabbi Isaac El-Fassi au XI^e siècle et surtout, un peu plus tard, la pensée de Maïmonide, la plus grande figure intellectuelle du judaïsme méditerranéen médiéval. Le philosophe séjournera dans la ville pendant six années entre 1159 et 1165.

C'est aussi pendant cette période que fut fondée Sijilmassa (au sud de l'actuelle ville d'Errachidia) par les Beni-Wassul. La ville développa une activité de commerce florissante, notamment avec l'Égypte et les Indes ; la communauté juive y contribua largement. Preuve s'il en faut de la liberté dont elle jouissait : la circulation des biens et des personnes se faisait sans entraves et Sijilmassa devint rapidement une importante ville commerciale du Royaume. D'une façon générale, les juifs connurent de nombreuses migrations internes. Parmi les régions où le judaïsme marocain prospéra le plus, il y a celle de l'Oriental.

Cette région, en raison notamment de sa position excentrée et protégée par les montagnes, attira une forte population, certaine de pouvoir y mener une vie





Ruelle du *Mellah* de Figuig.

tranquille, surtout dans les moments troubles. C'est ainsi que la petite ville de Debdou constitua un exceptionnel centre talmudique dont la réputation dépassait largement les frontières. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Des moments de crise traversèrent cette histoire. La période suivante fut plus difficile. Les rivalités de pouvoir entre les Almoravides et les Almohades eurent des conséquences violentes sur la communauté juive.

Celle-ci, alliée aux Almoravides, subit les persécutions acharnées des Almohades qui, au nom d'un radicalisme religieux, menèrent avec zèle une campagne de conversions forcées à l'islam. La *dhimma* fut supprimée. Il faut cependant nuancer.

Il existe à cet égard des témoignages qui corrigent quelque peu l'idée que l'on peut avoir de ces « conversions forcées » et qui n'étaient en réalité que des conversions de façade (elles se limitaient à la simple *chahâda*), la plupart des convertis continuant à pratiquer secrètement leur religion d'origine. Les propos du philosophe Maïmonide sont sans équivoque : « *On n'a jamais vu une persécution aussi merveilleuse où l'on ne vous impose que des paroles.* »

C'est sous la dynastie mérinide que fut fondé le premier *Mellah* du Royaume, à Fès en 1438. Suite à des tensions violentes entre les populations, le Sultan décida de regrouper la communauté juive sous sa protection dans un quartier séparé, à proximité du Palais Royal de Fès Jdid.

Néanmoins, la situation s'améliora considérablement sous le règne des Mérinides. D'ascensions sociales en ascensions sociales, plusieurs membres de la communauté se retrouvèrent à des fonctions éminentes à la cour du sultan, d'autres se mirent à exercer des responsabilités fiscales importantes.

Cette prospérité contrastait singulièrement avec le sort cruel qui était réservé à celle d'Espagne. En 1391, la politique de christianisation totale de la péninsule ibérique donne lieu à des soulèvements antisémites violents, des juifs furent massacrés dans plusieurs villes : Séville, Cordoue, Madrid...

Nombre d'entre eux décidèrent alors d'émigrer vers le Maroc, anticipant le décret d'expulsion des juifs signé le 31 mars 1492 par Isabelle 1^{re} de Castille, dite Isabelle la Catholique, et Ferdinand II d'Aragon.

Boucle de ceinturon (*feqron*),
or serti de 13 saphirs et une émeraude.
6,5 x 6,5 cm. Fès, XIX^e siècle.

Cette nouvelle émigration constitua un enrichissement exceptionnel de la communauté juive déjà sur place. Des changements profonds s'amorcèrent, tant sur le plan spirituel que sur celui économique et social. On vit ainsi naître deux groupes ethniques : les *megorashim* ou expulsés (ceux qui avaient quitté l'Espagne et le Portugal) et les *toshabim* ou autochtones (ceux qui étaient déjà établis sur le Royaume). On donnait aussi aux premiers le nom de *rūmiyyīn*, « européens » et aux seconds celui de *baldiyyīn* « indigènes ou autochtones ». L'évolution des relations entre les deux groupes est intéressante à observer. Bien que chaque ethnie possède sa propre langue, sa culture et sa pratique rituelle spécifique, *megorashim* et *toshabim* allèrent se rapprocher progressivement, exerçant et subissant une influence réciproque. Un enrichissement mutuel en résulta, car parmi les « expulsés » d'Espagne et du Portugal il y avait nombre de rabbins, hommes de lettres ou savants. Leur apport spirituel sera important, jusqu'à modifier certains aspects de la science rabbinique. Leur immense culture leur permettra de faire partie de l'élite de la communauté. Ainsi en est-il par exemple du *nagid*, personnage important puisqu'il fut le doyen des juifs, il présidait le *maāmad*, « conseil » et administrait ses coreligionnaires par voie d'ordonnances. Le *nagid* est surtout l'intermédiaire incontournable entre

les autorités officielles (Sultan, *makhzen*, gouverneurs...) et la communauté. Celle-ci était régie par des *taqqanot* (ordonnances) ainsi que des *responsa* (arrêts des tribunaux) qui s'appliquaient exclusivement à la communauté juive, celle-ci vivant sur le territoire marocain en toute autonomie comme nous l'avons déjà souligné.

L'apport des *megorashim* fut également important sur le plan économique, leurs activités commerciales allaient bientôt dépasser celles des autochtones. Disposant d'un savoir-faire et de connaissances techniques accumulés durant des siècles, ils s'adonnèrent à des activités artisanales de choix : bijouterie, orfèvrerie, frappe de la monnaie ; la manipulation des métaux précieux était systématiquement confiée aux « expulsés » d'Espagne qui de plus ramenaient avec eux des métiers nouveaux comme la fabrication du fil d'or et d'argent. Les ouvriers qui pratiquaient cette spécialité s'appelaient les *sqalliyyin*. Les Kohen-Sqalli, patronymes si répandus au Maroc, sont considérés comme les descendants de ces artisans. Pour se faire une idée de la prééminence des juifs en ce domaine, lisons ce témoignage de Léon L'Africain : « La plupart des orfèvres sont des juifs qui exécutent leurs travaux au Nouveau-Fez et les portent dans la vieille ville pour les vendre. (...) Aucun musulman ne peut exercer



la profession d'orfèvre, car on dit que vendre les objets d'argent ou d'or pour un prix supérieur à ce que vaut leur poids est de l'usure. Mais les souverains donnent aux juifs la permission de le faire.»

Craintes partagées, joies communes

Dans le domaine commercial et celui des échanges internationaux, la position des marchands juifs fut non seulement prépondérante, mais aussi stratégique pour tout le Maroc. La période des XV^e et XVI^e siècles est difficile pour le Royaume : la sécurité du territoire est menacée par les tentatives de domination de la péninsule ibérique et par le contrôle de plusieurs villes du littoral marocain (Sebta et Melilla). Ces hostilités furent accompagnées d'un prosélytisme et d'une fureur religieuse à l'égard de tous les « *ennemis déclarés de la sainte foi catholique* ». Le sceptre de l'Inquisition espagnole et de ses bûchers, sur lesquels on brûlait vifs les « infidèles » non-chrétiens, était dans tous les esprits, musulmans et juifs confondus. La crainte que ces bûchers n'arrivent aussi sur le Royaume était vive... Dans cette atmosphère, une solidarité exceptionnelle vit le jour entre les populations juives et musulmanes et le sentiment d'appartenance commune transcenda tous les clivages existants. La bataille des Trois Rois, le 4 août 1578, est révélatrice à cet égard. Appelée



aussi bataille de Oued-al-Makhazine en raison du nom des rives du fleuve où elle eut lieu, elle fut décisive en ce qu'elle mit fin au projet d'invasion du Maroc par le Roi du Portugal Sébastien 1^{er}. Les opérations furent menées par le nouveau Sultan Abu Marwan Abd-al-Malik. Le len-

demain de cette victoire, les rabbins du royaume prirent la décision de célébrer ce jour comme *Pourim*, fête juive commémorant la délivrance miraculeuse d'un immense massacre.

Suite à ces événements et pendant plusieurs siècles, l'État marocain confiera les activités de négoce et de commerce quasi exclusivement aux juifs ; ceux-ci seront de plus en plus associés aux projets commerciaux du Royaume. Les commandes les plus stratégiques (armes, bateaux de guerre) passeront désormais par eux et les échanges maritimes deviendront leurs affaires. Certains juifs marocains parviendront même à s'établir sur le Rocher de Gibraltar, permettant ainsi un développement des échanges maritimes avec l'Angleterre. Par ailleurs, ils se montreront de redoutables négociateurs face à leurs partenaires européens qui les craignent en raison de leur réputation d'*argentiers du Roi*.

La solidarité intercommunautaire ne concernait pas seulement les élites juives et musulmanes, elle se manifestait également dans la vie quotidienne des citoyens plus humbles des deux confessions. Ainsi dans les périodes de sécheresse, il n'était pas rare que chacune des communautés exhorte l'autre à prier pour que pluie s'en suive,

chacun voulant fortifier sa prière par la prière de l'autre... On vénérât des saints réputés comme appartenant à l'autre religion : des musulmans invoquaient des saints juifs, des juifs invoquaient des saints musulmans ; mieux encore, on acceptait sans aucun problème l'existence de saints communs aux deux religions. Il n'était pas plus rare que les juifs fassent appel à la *baraka* musulmane, certains d'entre eux allant jusqu'à participer à la célébration des *moussems*.

Solidarité financière aussi, face aux impôts parfois exorbitants qui frappaient les populations des deux communautés, on s'aidait mutuellement en se prêtant de l'argent.

La communauté juive ne s'impliqua jamais directement dans aucune des luttes pour le pouvoir. Après la fin de la dynastie saâdienne, ils ne prirent part à aucun des affrontements qui avaient cours alors.

Mieux, on vit naître une solidarité avec les divers chefs de *zaouïas*, les confréries musulmanes. À titre d'exemple, le chef de la *zaouïa* d'Illigh, dans l'Anti-Atlas, Sidi Ali, fit appel aux juifs d'Ifrane et les incita même à rester sur place pour asseoir son pouvoir et s'aider de leur logistique



Une famille juive marocaine, au début du XX^e siècle.

centrale. Comme l'a souligné Haïm Zafrani : « En terre d'islam, les rapports sociaux entre juifs et musulmans n'étaient pas marqués par l'hostilité violente qui caractérisait ceux des juifs et des chrétiens en pays ashkénaze où, de ce fait, il n'y avait pas de risque d'assimilation et de symbiose. » Cette solidarité, constitutive de l'identité de cette communauté, s'est maintenue tout au long de l'histoire, même pendant les périodes les plus troubles.

Le Sultan exemplaire

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le Sultan Mohammed V a eu le courage de résister à l'application à ses sujets des lois vichyssoises que voulaient imposer les autorités coloniales (voir pages suivantes). Célébrant le 25^e anniversaire de son intronisation, le Monarque déclara en une formule lapidaire : « *Les Marocains israélites ont les mêmes droits et les mêmes devoirs que les autres Marocains.* »

Exceptionnel que ce sentiment de bienveillance de la monarchie marocaine à l'égard de sa communauté juive. À travers les siècles, un lien de confiance solide s'établit : des postes éminemment importants furent confiés à des juifs : marchands, négociateurs, argentiers, trésoriers du *Makhzen*, conseillers de Monarques, à l'instar de Samuel

matérielle. S'étant ensuite emparé d'Agadir et de son port, il demanda aux marchands juifs de négocier avec leurs partenaires européens afin que le port de la ville serve d'escale à la Compagnie des Indes occidentales, développant par là même l'activité commerciale de la ville. D'une façon générale, de nombreuses *zaouïas* du Royaume faisaient appel aux juifs pour assurer le développement économique de leur région.

C'est ainsi que se construisit le long des siècles une identité et une culture de vie spécifiques à la communauté juive marocaine. C'est là une des différences entre les juifs Séfarades du Maghreb et ceux Ashkénazes d'Europe



Contrat de mariage (ketouba), entre Shimon ben Yihya Samoun et Sahadia bat rabi Yossef ben Adiba, à Oujda le 14 eloul 5670 (1910). Chaque ketouba était unique, elle était rédigée pour l'occasion par un scribe.

Quand Mohammed V s'oppose à Vichy

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les juifs marocains n'eurent pas à subir le sort tragique de leurs coreligionnaires français, soumis aux lois antisémites du régime de Vichy, le Sultan Mohammed V ayant eu le courage de refuser catégoriquement l'application de ces lois sur le royaume chérifien.

Exemplaire fut l'attitude du Monarque durant ces heures noires pour la communauté juive qui craignait le pire. Il montra, face au Résident général Noguès, une indépendance d'esprit et une détermination sans faille, s'opposant systématiquement à toute velléité raciste et antisémite.

« Les israélites restent sous ma protection »

En 1941, lors de la fête du Trône, le Sultan alla jusqu'à inviter la communauté juive marocaine afin de montrer son soutien et sa solidarité avec elle. Un document retrouvé dans les archives du Ministère des Affaires étrangères du Quai d'Orsay à Paris atteste des faits. Il s'agit d'un télégramme datant du 24 mai 1941, adressé par René Touraine à Vichy, intitulé « Dissidence ».

Dissidence, 24 Mai 1941, Télégramme A.F.I. Changement d'attitude du Sultan du Maroc vis-à-vis des autorités françaises par René Touraine.

« Le Sultan décida de montrer publiquement qu'il désavouait les mesures contre les Juifs ; il attendit la fête du Trône pour le faire. À l'occasion de cette fête, le Sultan a l'habitude d'offrir un grand banquet auquel assistent les officiels français et les personnalités éminentes du monde indigène. Pour la première fois, le Sultan invita au banquet les représentants de la communauté israélite qu'il plaça ostensiblement aux meilleures places, voisins immédiats des officiels français. Le Sultan avait tenu à présenter lui-même les personnalités israélites présentes. Les officiels français, ayant montré leur étonnement de la présence d'israélites à cette réunion, le Sultan leur déclara : "Je n'approuve nullement les nouvelles lois antisémites et je refuse de m'associer à une mesure que je désapprouve. Je tiens à vous informer que, comme par le passé, les israélites restent sous ma protection, et refuse qu'aucune distinction ne soit faite entre mes sujets" Cette sensationnelle déclaration a été vivement commentée par toute la population française et indigène. »

Archives des Relations extérieures, Paris Quai d'Orsay,
Série Guerre 1939/45, Vichy-Maroc. Dossier 18, Juifs (Généralités),
liasse 665, série corps diplomatique (Annexe I).



Ci-contre, Sa Majesté Mohammed V à la tribune.

Ci-dessous, en 1956, à Saint-Germain-en-Laye lors de son retour d'exil, le Sultan reçoit la délégation de la communauté juive marocaine, présidée par le grand rabbin Shaul Danan et le rabbin Shalom Messas.



Village de pêcheurs
au cap des Trois Fourches,
à proximité de Nador.

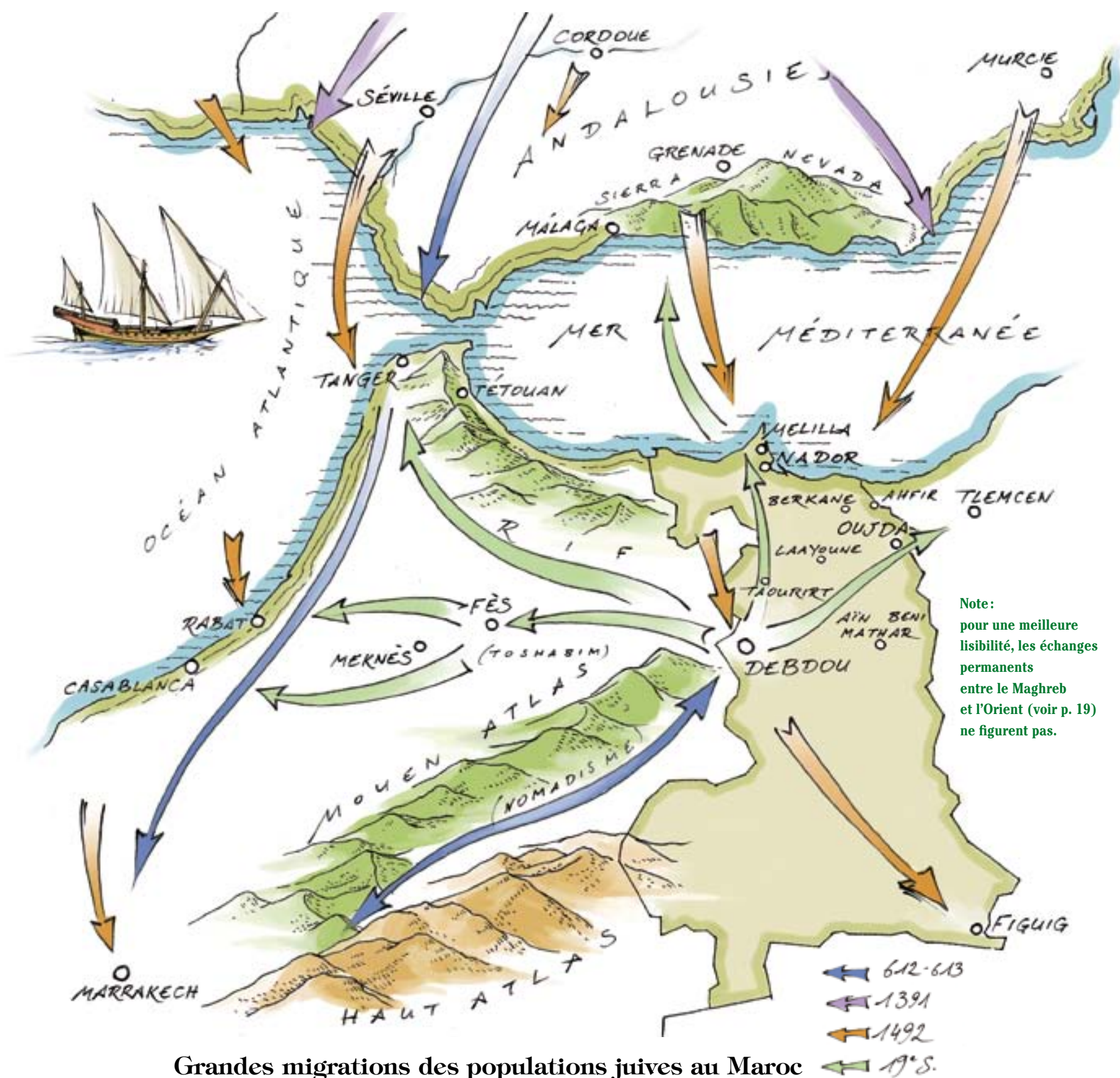


Sumbel, longtemps secrétaire particulier du Sultan Sidi Mohammed Ben Abdallah, au XVIII^e siècle... Cette relation s'est désormais installée dans la pérennité. Preuve en est que dès la fin du Protectorat, plusieurs personnalités juives s'illustrèrent sur la scène politique nationale. Leur précurseur fut Léon Benzaken, ministre des PTT sous le premier gouvernement du Maroc indépendant. Plus tard, il y eut également David Tolédano, ministre de l'habitat ainsi que Serge Berdugo, ministre du Tourisme, aujourd'hui ambassadeur itinérant. La liste serait longue à énumérer des membres de cette communauté qui participèrent et continuent à participer au développement du pays. Enfin, parmi les grandes figures, il faut citer André Azoulay, conseiller de Sa Majesté le Roi Mohammed VI: «La saga du judaïsme marocain est trop profondément ancrée dans l'histoire de ce pays pour disparaître. Pour en comprendre la réalité contemporaine et les ressorts, pensez à ce million de juifs marocains dispersés sur tous les continents et qui, génération après génération, ont su et voulu cultiver leur mémoire, affichant sans complexe la richesse de leur marocanité.»

Les juifs marocains constituaient la plus grande communauté juive du monde arabe; en 1948, ils étaient 300 000 à vivre dans le Royaume.

Une mémoire orientale

Deuxième plus grande région du Maroc sur le plan de la superficie; aussi grande que la Tunisie ou la Belgique, l'Oriental s'étend sur 82 820 km², soit 11,6 % de la superficie globale du pays. Elle est bordée par la Méditerranée au nord et jouxte la frontière maroco-algérienne au sud et à l'est. Cette position lui confère une situation géographique de carrefour maghrébin stratégique. Les chaînes montagneuses les plus importantes sont celles du Rif oriental, de Béni-Snassen ainsi que du Grand Atlas. Le principal cours d'eau est celui de la Moulouya qui irrigue les plaines de la région.



Grandes migrations des populations juives au Maroc

Oujda, une capitale au carrefour des cultures



OUJDA,
LA VILLE AU *MELLAH* SINGULIER

P. 41



LE *FKIH* ET LE RABBIN

P. 43



RABBI CHLOMO HACHOHEN SCALI SABBAN P. 48



ABRAHAM
MESSAOUDA
TOUSOUL





Oujda, la ville au Mellah singulier

Au nord-est du Royaume et au cœur de la plaine des Angad, se trouve Oujda. À son statut connu de capitale régionale de l'Oriental vient s'ajouter une dimension supplémentaire de carrefour entre le Maroc, le Maghreb et l'Europe. La ville est bordée au nord par les magnifiques monts Béni-Snassen et à l'est par l'Algérie, à quelques kilomètres seulement.

Cette situation géographique stratégique ne manqua pas d'attirer une population juive considérable. Leur implantation à Oujda est fort ancienne, en témoignent les vestiges de l'ancien cimetière, *qbour* el Yahoud. Un grand nombre d'histoires passées évoquent en effet cette présence. Sous le règne du Sultan Moulay Ismaël (1672-1727), la population vécut dans la quiétude, en témoigne ces propos d'un chroniqueur musulman de l'époque : « Une femme et un juif pouvaient aller d'Oujda à l'Oued Noun, sans rencontrer personne qui leur demandât d'où ils venaient et où ils allaient... Dans tout le Maghreb, on n'aurait pas trouvé un voleur et un coupeur de route. »

La ville accueillait également des populations venues d'autres régions du Royaume. Un *responsum*, consultation du tribunal rabbinique, datant de 1731, affirme que « Les juifs de la ville des Beni Snuss allèrent s'établir

à Oujda durant les années de famine qui précédèrent la mort du Sultan. » Les populations juives migraient souvent à l'intérieur du pays, principalement pour des raisons socio-économiques.

« Le juif est des nôtres »

Les voyages pouvaient parfois se révéler dangereux en raison de la présence de brigands ; cependant, ici aussi des témoignages indiquent qu'il n'était pas rare que l'on se prêle secours mutuellement. C'est ainsi que le dénommé Moïse ben Abraham Al-Karsani fut victime en 1732 d'une *razzia* lors de l'un de ses déplacements dans les campagnes marocaines, l'histoire aurait pu mal se terminer... sans l'intervention d'un musulman qui le défendit et qui s'exprima en ces termes : « Le juif (Moïse) est des nôtres, il n'a rien à craindre de qui que ce soit et il ne lui arrivera aucun mal ; porter la main sur lui, c'est comme toucher à la prunelle de nos yeux. » (Consultation juridique de 1732)

C'est en 1876 qu'eut lieu l'émancipation complète de la population juive d'Oujda grâce au gouverneur Driss ben Yaïch qui déclara que dorénavant cette communauté relèverait directement de l'autorité du Sultan, améliorant ainsi considérablement leurs conditions de vie.

Le savoir-faire ancestral des artisans se retrouvait dans tous les *Mellah* du Maroc.

Page suivante, rabbin, par le peintre Théophile-Jean Delaye (1896-1970).



Une tradition de générosité

Fait rare : si la plupart des *Mellahs* du Maroc étaient clos sur eux-mêmes et situés à part, tel n'était pas le cas de celui d'Oujda, dont le caractère principal résidait dans son ouverture aux autres quartiers de la ville : ses maisons, loin d'être isolées, se mêlaient à celles des musulmans. On vivait séparés certes, mais aucune frontière étanche ne séparait le quartier juif des Ouled Amran du reste de la cité. Ce quartier était à l'origine celui des anciennes grandes familles oujdies, tel les Sinaceur Bellarbi, Dendane, Larbi Meziane... qui assuraient chacune une « protection » à au moins une famille juive ainsi qu'il était de coutume à Oujda. Les deux communautés cohabitaient en bon voisinage. L'architecture des maisons juives était semblable à celle des musulmans, il s'agissait essentiellement de corps de logis ouvrant sur des cours. Le plus souvent, une cuisine commune servait à toutes les familles de la maison. D'une façon générale, cette proximité se déroulait dans une atmosphère pacifique et la situation de la communauté juive d'Oujda n'était pas moins exemplaire que dans bien d'autres villes du Maroc.

C'est ainsi qu'ils n'étaient pas astreints à porter la tenue obligatoire de la tunique noire imposée par la *dhimma*. Leur façon de se vêtir était proche de celle de leurs voi-

sins de l'autre communauté. Les hommes portaient habituellement un pantalon à la turque en cotonnade, un gilet en drap, une *habaya* (sorte de blouse) en toile blanche et, à l'instar des musulmans, une djellaba de laine. Ils chaussaient des babouches jaunes et se coiffaient d'une chéchia autour de laquelle était enroulé un voile épais qui ressemble à une *rezza* ou turban.

Les femmes, quant à elles, laissaient pousser leur chevelure, que les jeunes filles gardaient flottantes. Les mariées étaient tenues de dissimuler complètement leur coiffure sous un mouchoir de couleur. Cette population féminine a constitué une main-d'œuvre considérable. Oujda est réputée pour sa tradition artisanale de tissage et de filage avec des techniques qui se sont transmises de mère en fille... Dans ce contexte, femmes marocaines juives et musulmanes se côtoyaient et entraient en intimité. Ce fut un facteur de socialisation supplémentaire.



Dans son livre *Dis... Raconte-moi Oujda*, l'écrivain Jean-Louis Azencott, né à Oujda en 1946, évoque ce brassage des populations dans la ville : « *Quelques Arabes vivaient là aussi parmi les juifs du mellah, dans une parfaite entente et un respect mutuel avéré. (...) On connaît le don inné de ces deux communautés pour cette activité de commerce qu'elles exerçaient de concert dans cette faune pittoresque de souks, regorgeant d'opportunités et de marchandises variées autant qu'insolites.* »

Autre signe de tolérance réciproque : pendant des générations, la Mimouna, dernier jour de la Pâque juive et fête typiquement judéo-maghrébine, était célébrée dans les deux communautés de la même manière : rites des ablutions, mets à base de *la-khmira*, accompagnement de musique andalouse... Il arrivait même que les réjouissances mêlent les deux groupes confessionnels.

Le *fkih* et le rabbin

Dans le domaine de certaines croyances, les coutumes étaient également proches. Juifs et musulmans usaient souvent d'objets similaires : le *harz*, l'amulette utilisée contre le mauvais œil, était donné par le *fkih* ou le rabbin et contenait soit un verset coranique soit quelques mots en hébreu. À Oujda, ville de composition variée, l'autre est mon semblable...

Parmi les traditions juives d'Oujda, il y avait celle très suivie du Yom Kippour (Jour du Grand Pardon). Le rabbin sacrificateur se rendait alors chez les familles pour procéder au rituel spécifique à ce jour particulier : un poulet est passé au-dessus de chacun des membres des familles pendant que des prières et des bénédictions sont dites. Il était coutume d'égorger un coq par homme, une poule par femme et trois poules pour les femmes enceintes.



Le rabbin sacrificateur était chargé du rite. Le soir, on dînait d'une soupe de poulet enrichie de jaunes d'œufs crus accompagnés d'un pain spécial.

Jusqu'au début du XX^e siècle, il y avait trois synagogues à Oujda : *chenougha* Oulad ben Dray, *chenougha* Oulad Ichou et celle d'El Habra. Les Torahs utilisées provenaient en général de Debdou. Pour procéder à la lecture, le rabbin devait poser le texte sacré sur la balustrade de la chaire qui était située entre les piliers de la synagogue. La lecture se faisait à l'aide d'une tige d'argent terminée par une petite main. Il arrivait aux fidèles pieux et fortunés d'offrir une nouvelle Torah afin de remplacer celles dont les caractères commençaient à s'effacer. Ces dernières étaient ensuite enterrées solennellement au cimetière juif de la ville. Celui-ci était entretenu jusqu'au début du XX^e siècle par la corporation des Oulad el-Habra qui assurait le service des pompes funèbres. Leur chef se nommait Yossef Azoulay.

En 1907, un habitant d'Oujda sur cinq est juif, soit un total de 1 200 personnes ; leur nombre passe à 5 000 en 1936,

Les bâtiments de l'ancienne école israélite d'Oujda.

pour atteindre 9 000 âmes en 1948. Sous le Protectorat, la ville était devenue le lieu d'un véritable brassage, accueillant des populations juives algériennes et espagnoles qui venaient s'ajouter aux autochtones. C'est tout naturellement qu'une école franco-israélite vit le jour en 1914. Des Européens d'autres nationalités (Allemands, Suisses, Portugais, Italiens) venaient également s'installer dans la ville. Nulle ségrégation ne régnait entre ces femmes et ces hommes venus d'horizons divers ; Oujda est un parfait exemple d'intégration réussie.

Rappelons aussi que pendant la période des luttes nationales en faveur de l'indépendance du Maroc, Oujda, en raison de sa proximité avec les deux frontières algéro-marocaine et franco-espagnole, constitua un foyer de nationalisme et de résistance particulièrement actif et auquel une partie de la population juive de la ville participa.

Symbole d'une cohabitation religieuse pacifique, les deux communautés juives et musulmanes vénéraient parfois le même saint : le marabout de Sidi Yahia reste jusqu'à aujourd'hui encore vénéré par les adeptes des deux religions.





Rabbi Chlomo Hacoheh Scali Sabban



On ne peut parler de la communauté juive d'Oujda sans évoquer le nom du grand rabbin Chlomo Hacoheh Scali Sabban. Ses obsèques en 1949 avaient donné lieu à une cérémonie solennelle à laquelle les musulmans de la ville ont largement participé. Son sanctuaire au cimetière d'Oujda reste jusqu'à nos jours le lieu de commémorations et de pèlerinages de juifs venus du monde entier. L'épithète inscrite sur sa tombe nous renseigne sur le parcours exceptionnel de ce saint natif de Debdou.

*Le dernier des justes a disparu,
le pieux a quitté la terre!
(...) Voué toute sa vie à la Torah,*

*Sollicité dès l'âge de quinze ans
Par les Sages et rabbins venus de partout,
Il a tranché toutes les questions
Avec sagesse et concision,
Et un génie digne de Salomon.
Il fut juge instructeur à l'âge de vingt-cinq ans
et se fit le champion de la Torah.
Il jouit des trois couronnes
Avec, au-dessus, celle de la bonne renommée.
Il avançait constamment dans la voie du sacré
et dans celle de la pureté.
De lui il fut dit: «Salomon le Sage».
Le grand rabbin, chef du tribunal rabbinique
Hakham Chlomo Hacoheh Scali Sabban
— Le souvenir du juste est une bénédiction.*

Le mausolée où repose rabbi Chlomo Hacoheh Scali Sabban, au cimetière d'Oujda.



En 1949, les obsèques de rabbi Chlomo Hacoheh Scali Sabban ont réuni une foule considérable et les notables des trois communautés.











את מצבת קברו
היפהחזותכהנעדה
רח"ל שרביט
שנלבעיוהכבשקיסל
תמוז שהתפאר לפי תעוב
EUIT YAHYA CHARBI
Né le 31 Mai 1858
decedé le 18 Juillet
1921 a l'age de 65 ans
Regrets Recueils







Debdou, centre de rayonnement intellectuel



UNE ROUTE QUI NE MÈNE NULLE PART AILLEURS
PAR SIMON LÉVY P. 72



DEBDOU, FLEURON SPIRITUEL
DE LA MÉDITERRANÉE



“MES VOYAGES À DEBDOU
M’ONT RENDU MA DOUBLE APPARTENANCE” P. 94







Une route qui ne mène nulle part ailleurs

Debdou est située au bout d'une route qui ne mène nulle part ailleurs. C'est une bourgade qui se trouve aujourd'hui à l'écart des voies, routières et ferrées, qui relie le Maroc occidental à Oujda, et au-delà à l'Algérie. Le plateau steppique se relève, formant une série de collines et buttes culminant à 1650 mètres.

Une zone de relative verdure, favorable à l'horticulture se présente alors à quarante kilomètres de la Moulouya. C'est là que se trouve Debdou où, en 1973, vivaient encore sept familles juives, dernier lot d'une communauté qui présentait cette particularité, au début du siècle, d'être largement majoritaire dans son bourg. C'est de nos jours un chef de caïdat, marché des tribus pastorales environnantes, rendez-vous de chasseurs attirés par un gibier abondant.

Il est difficile d'imaginer que Debdou ait été autre chose au cours des âges. Il faut étudier la carte avec les yeux d'un chef de caravane pour comprendre les avantages que ce point présentait par sa sécurité, ses ressources et surtout sa position de carrefour au-delà de la trouée de Taza, entre les pistes reliant Fès à Tlemcen, celles qui descendaient de l'Atlas par

la vallée de la Moulouya, et surtout la route qui remontait du Tafilalt, du Sahara, vers la Méditerranée et l'Algérie.

Cela explique l'importance commerciale — et politique — de Debdou, sa « Gaâda » pour le Makhzen central ou les pouvoirs régionaux. Cette position explique également le « rayonnement » de la communauté juive de Debdou, les influences qu'elle a subies — Fès, Tafilalt et Tlemcen — et pourquoi on y trouve après 1391 les premiers réfugiés d'Espagne, « Sévillans » du Geros sbilia.

Cette vague de réfugiés espagnols a faiblement concerné les grands centres du judaïsme marocain. Par contre, les communautés de Tunis, d'Alger et Tlemcen sont redevables d'une partie de leur peuplement à l'exode du royaume d'Aragon au début de la grande crise du judaïsme espagnol. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de préciser le parcours suivi par les *megorashim* installés à Debdou : sont-ils arrivés « directement » ou après un séjour plus ou moins long en Oranie ? En tout cas, un rapprochement s'impose avec les parlers juifs de Tlemcen, Alger, etc.



Les juifs de Debdou, ou plus exactement leurs deux clans dominants, les Kohen skalli et les ulad Marsiano (ou Morsinao) rattachent leur origine à Séville, et encore en 1929, ils dataient leur *starot* (actes, contrats), de Sbilja assimilant Debdou à leur ville de lointaine origine. Ils avaient baptisé la source principale de la bourgade du nom significatif d'Aïn Sbilja.

En fait, les ulad Marsiano auraient habité, avant Debdou, la localité de Kasbah el Makhzen, ce qui laisse à penser que l'installation du Geros sebiyanos a connu des étapes. À Debdou, ils ont trouvé une

Ci-contre, Simon Lévy (1934-2011).
À droite, la source mythique d'Aïn
Sbilya, avant restauration.



population autochtone ; puis d'autres familles de *baldiyyin* les y ont rejoints. L'onomastique, dans la mesure où on peut s'y fier, confirme cette opinion de Selomo Hakohen.

Au XVII^e siècle, une migration massive avait transféré la population juive de Debdou à Dar Masâal, dans les Beni Snassen. Elle en revint en 1690 lorsque Moulay Ismaïl rasa cette localité.

Cette communauté dont l'activité principale était le commerce, local et à grande distance, a essaimé avant et durant le Protectorat dans tout le Maroc oriental : Ksabi, Missur, Utat al-Hazz, Taza, Oujda, Taourirt, Guersif, Midelt, le rif et Melilla ; en Algérie aussi, etc.

Enfin, l'étroitesse des liens avec Tlemcen et l'Algérie n'est pas sans avoir influé sur le parler de Debdou du point de vue des emprunts : des termes espagnols sont communs aux parlers de l'Oranie, d'Oujda et de Debdou, et des emprunts précoces au français sont venus d'Algérie...

Simon Lévy, fondateur du Musée
du Judaïsme marocain de Casablanca.





Debdou, fleuron spirituel de la Méditerranée

À l'est du fleuve de la Moulouya se trouve une petite ville méconnue, ignorée et oubliée ; cité qui fut pourtant un exceptionnel foyer du judaïsme maghrébin : située dans le nord-est du pays et à 160 km d'Oujda, Debdou peut se vanter d'une longue tradition d'accueil. La ville s'étend sur une pente au-dessus du plateau de la kasbah et, symbole de son ouverture à l'extérieur, ne possède pas de murs d'enceinte. Elle se divise en cinq quartiers : Kiadid, Oulad Abib, Oulad Youssef, Oulad Amara et le *Mellah* qui occupe le centre et constitue la plus grande partie de la ville. Sa population amazighophone fut la première à s'y établir, comme l'indique la toponymie (*debdou* signifie « entonnoir », en langue amazighe).

Avant les conquêtes arabes du VII^e siècle, elle fut rejointe par des tribus juives qui s'intégrèrent totalement aux autochtones et adaptèrent leur mode de vie montagnard à tel point que nous pouvons parler d'assimilation entre juifs et Berbères puisqu'on ne pouvait quasiment pas les distinguer les uns des autres sinon par de menus détails vestimentaires. Certains de ces autochtones adhèrent à la religion juive. Ce fut le début d'une longue histoire. Debdou devint en quelques siècles un exceptionnel foyer du judaïsme marocain.

Elle accueillait volontiers les populations juives fuyant les persécutions de la péninsule ibérique et qui venaient s'ajouter à ceux autochtones déjà sur place. Protégée par les montagnes et le plateau de l'Anti-Atlas, en situation géographique excentrée, la ville était moins exposée que ses consœurs de Fès ou de Marrakech aux troubles liés aux conquêtes de pouvoir. Mieux encore, son enclavement et son relief escarpé la rendaient difficilement accessible aux attaques. Cet avantage stratégique n'échappa pas à la dynastie des Mérinides qui étaient animés par une volonté de reconstituer l'unité perdue de l'empire maghrébin. Leur politique expansionniste les mena à atteindre le Maroc oriental, occupant Taza en 1216. Les convoitises suscitées par Debdou étaient étroitement liées à sa position géographique particulière puisqu'elle était située à la frontière des deux États antagonistes de l'époque, les Mérinides d'un côté et les Abdelwadides de Tlemcen de l'autre.

La ville sera ainsi un enjeu important des affrontements entre les deux dynasties pour le contrôle de la région. Plus tard, aux XV^e et XVI^e siècles, la cité orientale constituera à nouveau une zone de protection stratégique face aux velléités de l'Empire ottoman désireux de s'emparer du royaume chérifien.

Les habitations en pisé
de Debdou, 1912.

Page ci-contre,
Debdou aujourd'hui.



Debdou est alors une citadelle fortifiée, car les ouvrages construits par les Mérinides étaient principalement à but militaire et défensif, en témoigne la magnifique kasbah. Construite sur une espèce d'éperon à sommet plat et à pente raide entre 1140 et 1190 mètres d'altitude, elle est entourée de remparts comportant plusieurs tours. À cet ouvrage s'ajoutent des fossés ainsi que des grottes qui servaient d'abris lors des conflits. Le plus célèbre des historiens africains, Ibn Khaldoun, s'est lui-même réfugié à Debdou, de son propre témoignage : « *Plusieurs personnes ont réussi à échapper aux assaillants et se sont réfugiés sur la montagne de Debdou. Les autres, dont je faisais partie, se sont sauvés à pied dans un désert aride, démunies de tous leurs biens. De là, j'ai pu rejoindre mes compagnons à Debdou.* » Ibn Khaldoun nous procure un précieux témoignage sur la puissance et l'indépendance de la ville, rebelle à un quelconque asservissement : « *En 1364-65, Abou Hamou a pénétré au Maroc et il a fait irruption à Debdou et ses environs. En réaction, le chef de la région, Mohamed Ibn Zigdan le mérinide, a fondé une ville indépendante (...). Le roi de Fès a reconnu l'indépendance de Debdou et de la région. Les chefs de Debdou ont assiégé et assailli la ville de Taza. Mohamed Ech Cheikh avait essayé de les repousser, mais sans succès. Le roi de Fès a donné ses deux filles à deux fils du gouverneur de Debdou :*

c'était la rançon de la paix. » Plus qu'une ville, Debdou était un royaume. Le XV^e siècle verra la naissance des *rois de Debdou*. Le fondateur de la dynastie, Moussa Ibn Hammou, chef de la résistance locale, règnera trente ans. Son fils Ahmed lui succéda en 1460 puis ce sera autour de son petit-fils Mohamed Ben Ahmed. C'est à ce dernier que l'on doit plusieurs des édifices de la ville, notamment l'unique mosquée, de style andalou.

Dans cette architecture, peu de place est laissée à l'ornementation, on trouve des habitats traditionnels en pierre sèche locale et en pisé. Ce type de construction se retrouvera par la suite tant dans le quartier du *Mellah* que dans toute la vallée. À quoi il faut ajouter les nombreux sites de la ville, les vestiges de la principauté mérinide, l'ancienne médina, le cimetière juif, les douars perchés sur le beau plateau de la Gaâda, les magnifiques paysages montagneux...

Le père de Foucauld est le premier européen à visiter Debdou, en 1885. Pas toujours tendre avec les populations locales, il décrit cependant une ville « délicieuse » :

« *Debdou apparaît : une petite ville dominée par son minaret étale à mes pieds ses maisons roses au fond d'une vaste vallée ; alentour s'étendent des prairies et des*



“Debdou restait en moi”

“**A** l’origine, ma famille vient de Séville; nous avons vécu de père en fils à Debdou jusqu’en 1920, année où mon arrière grand-père est parti pour la Palestine de l’époque. Quant à mon grand-père, il a quitté Debdou en 1953. Mon père a choisi de rester. La majorité des familles de Debdou sont des Cohen-Sqali. Ce nom de Sqali, c’est une référence à la notoriété des juifs de ce village, ils étaient tous nobles.

Mon père était commerçant; marchand de thé, ce qui fait qu’on était des connaisseurs dans la famille. On prenait le thé sans menthe, c’est-à-dire pur! Il s’occupait également du transport de bois en camion et gérait un magasin d’agro-alimentaire. Bref, il avait des commerces multiples. Mon père était d’ailleurs associé à un musulman et il n’y avait pas de problèmes. Ma mère, une *debdoubia* aussi, était femme au foyer.

La tradition des galettes de Pessah

Un des souvenirs très forts de mon enfance à Debdou, c’était la préparation des galettes de Pessah, la Pâque juive. Cette préparation était une cérémonie en soi! À côté de la synagogue où mon père allait prier, la synagogue Slât Lqohana, il y avait un four. C’est là

que les femmes se réunissaient pendant un mois pour préparer les galettes, de façon purement traditionnelle. C’est un processus méthodique. Les femmes s’asseyaient en cercle; il fallait faire la pâte rapidement avec de la farine et de l’eau, pour qu’elle ne lève pas. L’une remuait la pâte pendant que l’autre versait l’eau et qu’une autre encore aplatissait la pâte... La galette était arrondie, aplatie puis on la mettait sur les planches pour la rentrer au four. Une véritable chaîne de travail! Chaque jour, on préparait 150 à 200 galettes pour chaque famille et pour les huit jours de Pessah. On mettait les galettes dans des boîtes en carton qu’on ramenait à la maison. C’était des galettes d’à peu près dix centimètres de diamètre. Rien à voir avec les galettes industrielles d’aujourd’hui.

Pour les plats de Pessah, il y avait le mouton à la truffe, on en trouvait à Debdou et à Oujda. On mettait la truffe dans le couscous aussi. Cela dit, le “plat national” à Debdou, c’était le pois chiche. On le mettait à toutes les sauces: avec des œufs, du poulet, en tagine... c’était un peu l’équivalent du riz chinois!

Un autre souvenir marquant, c’était le Roch Hodech, l’équivalent du début de chaque mois. Il fallait égor-

À Debdou, Isaac Cohen en discussion avec le nouveau propriétaire du commerce de son père.



ger un coq qu’on faisait avec du poulet. L’abattage se faisait par un rabbin, on trouvait des rabbins partout à Debdou, qui était un village à majorité juive, je vous rappelle.

Le départ... puis le retour

En 1956, après un passage par Taourirt, nous nous sommes installés à Oujda. Je me souviens qu’il y avait deux écoles juives: l’École franco-israélite, où on étudiait aussi bien l’hébreu, l’arabe que le français, et l’École de Talmud-Torah dédiée aux Écrits Saints, c’était des cours du soir.

Nous sommes restés à Oujda jusqu’en 1965, ensuite nous sommes partis pour Casablanca. Une fois que j’ai obtenu mon baccalauréat, je suis allé étudier la médecine à Strasbourg; j’y suis resté de 1970

à 1983, année où je me suis marié. Nous sommes alors venus ma femme et moi au Maroc en voyage de noces. Finalement, nous avons décidé de tenter l’aventure marocaine et nous nous sommes installés à Casablanca. Nous ne l’avons pas regretté!

Quand je suis revenu, j’ai fait mon service civil pendant deux ans au Maroc et pendant les treize années que j’ai passées en France, je n’ai jamais demandé ma naturalisation.

L’une des premières choses que j’ai faites en revenant, c’était d’aller visiter Debdou. Elle était longtemps dans mon subconscient, je pense ne l’avoir jamais oubliée. Même par rapport à mon occidentalisation, Debdou restait en moi.»

Isaac Cohen

Une famille juive marocaine,
au début du XX^e siècle.



jardins; au-dessus s'élèvent de hautes parois de roc, aux crêtes boisées que couronne la Gada. Je descends vers ce lieu en riant (...) Debdou est située dans une position délicieuse, au pied du flanc droit d'une vallée (...) rien ne peut exprimer la fraîcheur de ce tableau. Debdou est entourée de jardins superbes: vignes, oliviers, figuiers, grenadiers, pêchers y forment auprès de la ville de profonds bosquets et au-delà s'étendent en ligne sombre sur les bords de l'Oued.»

Ce bref rappel historique permet de comprendre le choix qu'ont fait les juifs expulsés d'Espagne de s'établir à Debdou: ici plus qu'ailleurs on se sentait en sécurité. Venus de familles nobles d'Andalousie, ils constituaient l'aristocratie du judaïsme espagnol. rabbins, savants et hommes de lettres venaient chercher refuge dans la région de l'Oriental marocain, réputée plus sûre que les autres régions du Royaume. Une tradition ancienne voulait que l'on attribue à la localité d'accueil une nouvelle dénomination, or les familles expulsées d'Espagne venaient essentiellement de Séville et de Murcie. En souvenir de leur glorieux passé, elles attribuèrent donc à une source de Debdou le nom d'« Aïn Sbilya ». Cette source d'eau était réputée comme miraculeuse, car elle serait apparue à la suite des prières de l'un des exilés, le

rabbin David Hacoheh, chef de la communauté et figure importante de la ville. C'est autour de cette source que fut construit le quartier juif.

La ville allait devenir le foyer d'un judaïsme éclairé, un haut lieu des études talmudiques, d'un niveau intellectuel élevé et d'une grande exigence morale; à tel point que sa réputation allait s'étendre à travers tout le Maroc et jusqu'en Algérie. Pour cette communauté, nostalgique de la période faste d'avant les persécutions chrétiennes, la petite ville orientale constitua une sorte de prolongement de l'époque sévillane. C'est ce que l'on nomma l'âge d'or

de Debdou. Une douzaine de synagogues construites attestaient de la forte présence juive, il y avait pour ainsi dire une synagogue pour chaque quartier. Fait digne d'être souligné: jusqu'au début du XX^e siècle, Debdou est proportionnellement la ville où la population juive est la plus importante du Royaume. C'était en effet la seule localité marocaine où le nombre de juifs dépassait celui des musulmans, ils constituaient plus de la moitié des 4 000 habitants de la ville.

Debdou, la digne

Voici un témoignage du directeur de l'Alliance israélite universelle de Fès. Il concerne la situation des juifs lors de la famine qui ravagea le Maroc septentrional en 1897: « Les juifs de Debdou ne sont pas pauvres comme dans la plupart des villes du Maroc. Beaucoup connaissent un métier et la plupart se livrent au commerce. On voit, parmi eux, un grand nombre de rabbins très instruits. Ils ont beaucoup de dignité, ils n'ont jamais mendié; ils ne se sont adressés jusqu'à présent à leurs coreligionnaires de Fès que pour le règlement de leurs affaires religieuses. » (Extrait de *Aïyn Sbyllia, Une nouvelle Séville en Afrique du Nord.*)

Au cours du Protectorat français, elle fut un véritable creuset ethnique et religieux, regroupant des popula-

tions marocaines arabes et berbères, des Algériens, des Français, des Espagnols, des juifs marocains...

On y trouvait également un tribunal rabbinique ainsi qu'une *yéchiva*, centre d'études de la Torah et du Talmud, qui attirait de nombreux étudiants venus y faire leur formation. Elle constitua pendant des générations une importante réserve de *talmidé hakhamim* qui exerçaient leurs fonctions dans la ville elle-même, dans les communautés extérieures et jusqu'en Algérie. La ville était un véritable pourvoyeur de rabbins pour toute la région et même au-delà. Les prédicateurs les plus fervents sillonnaient le pays de synagogue en synagogue, afin de communiquer leur savoir et raviver la foi, permettant ainsi de resserrer les liens avec les éléments de la communauté les plus éloignés. La *yéchiva* de Debdou était exemplaire, régie par une organisation admirable; elle fut ainsi, pendant des siècles, une véritable plaque tournante du judaïsme maghrébin. C'est tout naturellement que le Makhzen nommait un Caid pour les juifs de Debdou, alors qu'il se contentait d'un simple Cheikh pour la plupart des bourgs musulmans.

L'une des spécialités de la ville était la confection de rouleaux de la Loi par les *sofer* (scribes), véritables

experts et d'une piété très appréciée des croyants. La calligraphie de Debdou, célèbre au-delà des frontières du Royaume, était très recherchée en raison du savoir-faire exceptionnel des scribes ainsi que de la qualité des parchemins utilisés. Parmi les nombreuses synagogues, l'une était particulièrement vénérée par les juifs debdoubis, il s'agissait de la synagogue de Dougham, qui se situait au cœur de la ville. Petit temple ancestral, à l'image de celui de Jérusalem, elle abritait un antique Séfer-Torah, rouleau manuscrit de la Torah. Les habitants y avaient fréquemment recours pour régler leurs litiges, et les serments du Séfer-Torah de Zabaro (du nom du rabbin qui l'a écrit) tenaient souvent lieu de décision du tribunal.

En 1974, l'ancien Premier ministre et homme de paix israélien Itshac Rabin reçut comme présent un Séfer-Torah rarissime de Debdou, écrit sur un parchemin en peau de biche. Le Premier ministre le confia au musée d'Israël.

Deux familles régnaient sur la cité : les Cohen Scali et les Marciano. Les premiers étaient originaires de Séville et les seconds de Murcie. Lorsque l'on consulte les registres du cimetière juif de la ville, force est de constater que ces deux groupes et leurs descendants constituaient la majorité de la communauté juive. Le chef des Cohen Scali



LES FAMILLES JUIVES DE DEBDOU À TRAVERS LE MAGHREB AU XIX^e S.

Villes	Familles
Melilla	68
Fès	60
Tlemcen	29
Oujda	17
Martemprey	17
Taurirt	15
Berguent	20
Temouchent	12
Sefrou	9
Oran et Alger	8
Nemours	8
Marhnia	7
Rahal	7
Tanger	5
Casablanca	3
TOTAL	267



était le cheikh David Ben Hida. Le grand rabbin Yossef Sabban était également un Cohen Scali. Quant au chef des Marciano, il s'agissait de David Ben Ako Marciano. Autre signe de l'attrait de la ville : plusieurs familles Cohen Scali, en quittant l'Espagne, s'étaient d'abord établies dans la prestigieuse Fès... qu'ils n'hésitèrent pas à quitter pour la cité orientale. Pourtant, il y eut plusieurs membres de la communauté qui quittèrent la ville et partirent s'installer

L'étude de la Loi.

à travers tout le Royaume et même en Algérie. Avec une particularité, c'est qu'elles ne rompirent jamais le lien avec leur petite patrie d'origine. Un dénombrement précieux sur les familles juives marocaines issues de Debdou montre qu'il y avait, jusqu'au XIX^e siècle, disséminés à travers tout le Maroc et l'Algérie, au moins autant de juifs originaires de cette ville qu'il n'en restait à Debdou même.

Des vénération partagées

Autre lieu de convergence : musulmans et juifs vouaient un culte commun à certains saints, magnifique exemple d'une symbiose culturelle. La naissance d'un saint juif se faisait souvent par le biais d'un musulman qui s'empressait d'annoncer la nouvelle à la communauté. La participation du musulman à la découverte d'un saint ou sa présence pendant son heure suprême, lui permettait d'acquérir la fonction de gardien du sanctuaire, avec tous les privilèges qu'elle impliquait.

C'est ainsi que la tradition rattachait souvent au saint juif un compagnon musulman qui suivait son maître dans tous ses déplacements, subvenait à ses besoins et lui témoignait un attachement sans bornes. Parfois, il était l'unique témoin de son décès.



Principaux saints vénérés... par les uns et les autres

- **Sidi Youssef El Hadj**, situé au *Mellah*, vivait au V^e siècle de l'hégire. Il préserverait les femmes de la stérilité.
- **Sidi Bouknadil**, situé au *Mellah*. Ce surnom de Bouknadil provient de ce qu'à plusieurs reprises, de la lumière a été aperçue à l'intérieur du marabout sans avoir été provoquée par personne. Il guérirait des maux de tête. Les malades qui demandaient son aide apportaient une bougie et de l'encens. Il était visité par les musulmans et les juifs.
- **Sidi Mekhfi**, place du Siid à Debdou. Il vivait au V^e siècle de l'hégire et doit son surnom («le mystérieux») à ce que, durant sa vie, personne n'a soupçonné sa sainteté et que ses miracles n'ont été connus qu'après sa mort. Il préserverait de la fièvre.
- **Sidi M'Hamed Sahli (Sidi Youssef)**. Il vivait au VIII^e siècle de l'hégire. Petite bâtisse sur le chemin de Kobiine à la kasbah. Il était fréquenté tant par les musulmans que par les juifs. Il guérirait toutes les maladies.

- **Sidi Mohamed Ben Abderrahmane Touati**. Mort il y a environ cinquante ans, il laissa quatre fils qui habitent toujours à Debdou. Très fréquenté, il était réputé guérir toutes sortes de maladies.

Des épitaphes au nom de grands rabbins renommés pour leur science juridique et leur sainteté viennent rappeler le glorieux passé de cette ville. Pour mémoire, voici les noms de certains d'entre eux :

- **Rabbi David Hacoheh Scali**. Juge et cabaliste inspiré, ses enseignements étaient très suivis à Debdou.
- **Rabbi Aharon Hacoheh Sabban** enseigne la Torah à Debdou et fut un grand philanthrope.
- **Rabbi David Hacoheh Bendaoud**. Rabbin, juge et cabaliste exceptionnel, il enseigna longtemps la Torah à Debdou avant de devenir président du tribunal rabbinique d'Oran.
- **Rabbi Yossef Benoughraba** était surnommé **Caïd Lghaba** par les musulmans.

Pendant plusieurs siècles, Debdou a formé d'illustres rabbins, très recherchés à travers le monde entier pour la qualité de leur enseignement.

Le processus de la sanctification, la manière dont un personnage se métamorphose en un être saint, de son vivant ou *post mortem*, est intéressant à bien des égards. Le premier signe distinctif de la sainteté est évidemment la thaumaturgie, le saint se reconnaît à son pouvoir surnaturel de réaliser des miracles, comme la guérison de maladies. La vie vertueuse, l'ascétisme et la conduite exemplaire constituent également un critère de sainteté. C'est ainsi que l'étude intensive de la Torah, particulièrement en compagnie du prophète Élie, peut mener à la consécration. Selon plusieurs traditions, ces saints poursuivaient leurs séances d'études même après leur mort, dans le voisinage de leurs tombes. Une autre voie menant à la sainteté est la vision onirique. Chez les juifs marocains, le songe joue un rôle décisif, il a une valeur absolue et c'est un devoir que d'en exécuter le message. Il arrivait ainsi qu'un saint fit un miracle dès sa révélation en songe : le rabbin Eliyahu soigna une femme aveugle ; R.Aharon Assulin apparut à un juif en rêve, l'avertit d'une prochaine inondation fluviale et lui promit de sauvegarder la localité juive.

Le songe d'une musulmane de Debdou

Le saint se révèle aussi dans les songes des musulmans. Le rabbin Yshaq El-Qansi apparut dans le songe d'une



musulmane qui habitait à proximité du cimetière juif de Debdou et lui indiqua le lieu de sa sépulture. Le tribunal rabbinique ordonna qu'on élevât un sanctuaire à l'endroit désigné. C'est ainsi que le songe d'une musulmane permit la révélation d'un saint aux juifs de Debdou...

Les musulmans jouaient un rôle important dans toutes les activités économiques relatives aux pèlerinages ou aux sanctuaires et c'est grâce à leur coopération que les juifs pouvaient accomplir, en toute tranquillité, le culte

Cette célèbre photo, l'une des plus utilisées pour illustrer la communauté juive marocaine, représente une jeune femme de Debdou.



de leurs saints. Quand un sanctuaire était situé dans une zone dangereuse, les pèlerins juifs louaient les services de gardiens musulmans armés qui les accompagnaient jusqu'à destination. Pour certains sanctuaires isolés et accessibles uniquement à dos d'âne ou de mulet, c'est aux paysans musulmans de la région que l'on s'adressait pour louer des bêtes. Mais c'est surtout pendant les grands pèlerinages des sanctuaires célèbres que l'activité économique des paysans musulmans culminait. Ils approvisionnaient les pèlerins en animaux destinés à l'abattage, en bois de combustion, en eau et en toutes les denrées nécessaires à leur séjour.

Toutes ces activités économiques, profitables sans doute aux deux sociétés, étaient basées sur la coopération et la confiance, et les musulmans attendaient chaque année avec impatience l'arrivée de ces grands jours.

Aujourd'hui encore, plus de 5000 juifs viennent chaque année du monde entier au Maroc pour rendre hommage aux saints enterrés en cette terre d'Islam et que vénéraient les ancêtres de leurs ancêtres...

« Mon frère, que tu sois juif, Arabe ou musulman nous voulons tous la paix, laisse-moi prier. »

Nous ne pouvons clore ce chapitre sans parler de la beauté des femmes de Debdou. Une composition musicale du chanteur Abbas Salem Erryssi était fréquemment fredonnée par les habitants de la région. Chantons avec eux, peut-être retrouverons-nous l'esprit qui régnait autrefois dans une ville aussi exceptionnelle :

*Jamais je n'ai foulé la terre de Debdou,
Et cette fois-ci, quand j'y suis allé,
Une juive me rencontra subitement,
Si bien que mon esprit fut troublé
Par son éblouissante beauté*

*Ammar Debdou ma outtitou,
Ouhad ennouba ddatni rajli
Lih kharjat fya houdya
Ouaddat aqli oukhalatni bla bih*





“Mes voyages à Debdou m’ont rendu ma double appartenance”

“J’ai quitté le Maroc avec ma famille en 1964, heureux d’arriver en France, car j’étais enfant d’une nature soucieuse et j’espérais que le Nouveau Monde que je rencontrerai me ferait devenir un autre, un enfant plus heureux. Illusion magique qui ne s’est pas réalisée magiquement, loin s’en faut.

À 20 ans, pendant les vacances scolaires je ne savais que faire. Aimant le vélo, j’ai acheté une carte de France et suis parti de Paris sur les routes, d’abord au nord puis au sud sans aucune intention apparente. Je faisais mes 100 km par jour. Je passais les villes, Bordeaux, Biarritz, puis les pays, l’Espagne et le Portugal que j’ai traversés avec bonheur. Au sud, dans l’Algarve, le paysage et l’architecture des villes m’ont rappelé le Maroc et j’ai pris le bateau pour rejoindre mon grand-père maternel M. Jacob Lévy-Provençal, à Rabat où je passais les fêtes du Nouvel An juif, Rosh hashana.

Quelques années plus tard, en 1988, à 32 ans, je me cherchais toujours. J’avais envie d’en savoir plus sur mon père, homme mystérieux qui parlait souvent de Debdou et Taourirt aux invités de la maison, récits qui me paraissaient baroques, parfois cocasses, mais dans lesquels je retrouvais certains de mes raison-

nements, de mes réflexions restées énigmatiques à mes propres yeux. Je pense à un livre que j’aimais beaucoup et qui est peut-être connu ici, *Descartes n’est pas marocain*. J’étais obsédé par cette question : suis-je d’Orient ou d’Occident ? Y a-t-il des passerelles entre les deux ?

Il y avait comme un interdit de parler de Debdou et Taourirt en famille, laquelle était dominée par la culture de ma mère qui venait de Rabat. Si bien que quand j’ai exposé à mon père le projet d’aller dans sa ville natale, Taourirt, et la ville de ses études, Debdou, il m’a fait jurer de ne jamais le faire. Il m’a expliqué qu’il avait renoncé à retourner définitivement au Maroc, car il avait le sentiment d’avoir trahi ses nombreux amis musulmans en quittant précipitamment le pays et qu’il ne supporterait pas leur regard.

J’ai juré, mais j’avoue, en 1988 je suis parti avec des amis et ma sœur Danielle, la peur au ventre, la peur de braver l’interdit, la peur de découvrir quelque chose de grave sur mes origines. J’ai été frappé par la beauté du paysage, les collines roses ou rouges, les étendues vertes et le charme de la ville de Debdou, encaissée au milieu de la vallée. J’étais heureux de voir ce que mon père et les juifs de Debdou voyaient, leur environnement physique et mental.

Moment de partage : Bernard Cohen autour de la table avec ses anciens voisins, la famille Dahmani.

Ci-dessous, dans la synagogue de Debdou, M. Cohen devant la *teba*, le pupitre destiné à recevoir la Torah. Le souvenir de la ville reste vif dans la famille.



Ci-dessous et page ci-contre,
la famille Cohen se recueille
dans la synagogue de Debdou,
en présence de leur ami musulman.



Par chance, à Debdou il restait deux juifs qui avaient chacun sa synagogue! Je suis allé dans le petit magasin de l'un d'eux. En me voyant, il m'a dit : « Vous êtes un fils Zagoury, je connais bien votre famille! ». Un frisson m'a traversé, c'est ce que je cherchais. Je savais d'où j'étais.

Et depuis cette année-là, je me rends régulièrement dans ces deux villes, voyages grandement facilités par la famille d'Aziz Laqbaqbi, sa sœur et M. Dahmani, son beau-frère. M. Dahmani est un professeur retraité qui a enseigné à Debdou, un érudit, curieux, pieux et sincère, qui nous reçoit avec une énorme disponibilité. Je crois que nous partageons l'amour de cette région.

Un long travail de discussions avec ma famille, mes parents, mes frères et sœurs, a abouti à l'organisation d'un pèlerinage familial en mai 2011, à Oujda, Melilla, Taourirt et Debdou, les villes de mon père, à Rabat, la ville d'enfance de ma mère et à Casablanca où nous avons vécu. Visiter Debdou avec mon père, c'était une joie inouïe, peut-être trop grande, j'ai vu un homme comme jamais auparavant, comme un poisson qu'on a remis dans son aquarium. Ma sœur aînée Annie, qui s'était peu intéressée au Maroc, m'a dit en visitant Debdou : « je ne m'étais jamais représenté ce que pou-



vait être la vie de papa, sa ville, je vois et je construis un Nouveau Monde ».

Mes voyages à Debdou m'ont rendu ma double appartenance, au monde de Debdou et au monde de Rabat et Casa. C'était peut-être cela mon Orient et mon Occident.

C'est pourquoi aussi je suis heureux de réfléchir avec Isaac, Jeff Marciano, Élie, mon frère Marc, Aziz, Zhor la directrice du musée, Dahmani et bien d'autres, à la possibilité de laisser une trace des juifs de Debdou; à Debdou ou dans ce musée, une trace de plusieurs siècles de vie juive, pour nous et pour ceux qui un jour, à la recherche de leurs origines, voudront en savoir plus. »

Bernard Cohen, médecin exerçant à Paris
Table ronde, *Les Juifs de Debdou*, 1^{er} avril 2012



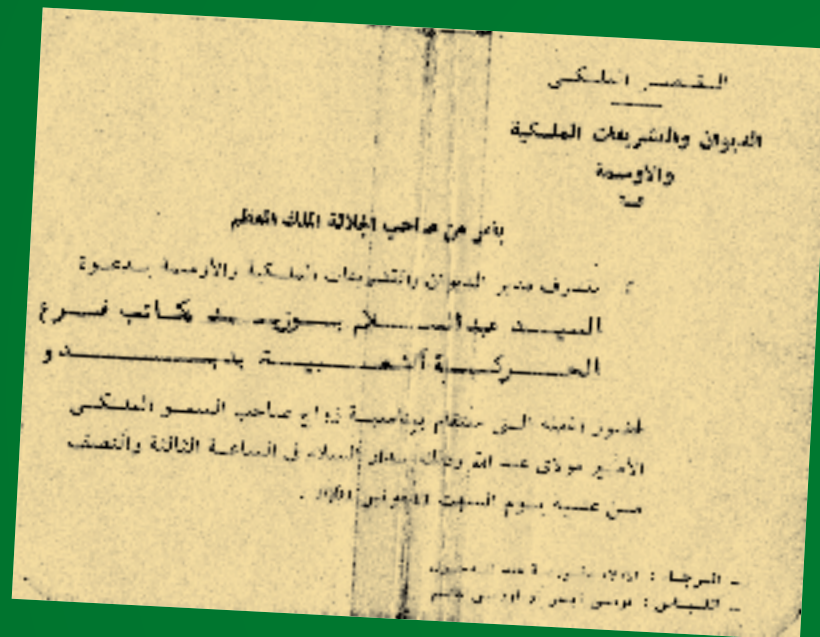


Les enfants musulmans évitaient la fessée en se réfugiant chez leurs camarades juifs

«Je suis né à Nador mais je continue régulièrement à aller visiter Debdou, ville de mon père ainsi que de mon grand-père. Nous sommes de la tribu des Oulad Bouzid. Mon père est né à la Kasbah de Debdou, qui était située à proximité du *Mellah*. Il était fonctionnaire du ministère de l'Intérieur et avait été nommé pendant une certaine période caïd à Touissit dans la région d'Oujda.

Mon grand-père lui aussi est né et a vécu dans cette ville, mais il voyageait beaucoup dans la région ; il était commerçant et associé à un juif du nom de Marciano, riche famille de la région. Mon grand-père a eu l'occasion de rencontrer le premier des Premiers ministres du Maroc indépendant, M'Barek El Bekkaï, en visite à Taourirt.

Autant qu'il m'en souvienne pendant mes séjours à Debdou et d'après ce que m'en racontait mon père et mon grand-père, les juifs de cette région ont toujours déclaré qu'ils étaient bien intégrés en terre orientale. Mon oncle, qui a toujours vécu à Debdou, m'a raconté un jour une histoire qui est révélatrice de la totale confiance qui régnait alors entre les deux communautés. Les musulmans de la région de



Debdou pratiquaient le commerce et avaient donc sur eux des sommes d'argent parfois importantes. Pour éviter tout risque de vol pendant leurs nombreux déplacements sur les routes, ils confiaient volontiers leur argent à un rabbin de la ville : Rabbi Cohen faisait ainsi office de banquier des musulmans de la région et ceux-ci pouvaient quand ils le souhaitaient venir récupérer leur dû. Pendant la longue période qu'a duré cette pratique, il n'y a jamais eu de problème d'argent entre ce rabbin et les musulmans...



Page précédente, en haut, une invitation du Palais royal faite à M. Bouzid : « Sur instructions de Sa Majesté le Roi, le directeur de la Maison royale et du protocole invite Monsieur Abdesslam Bouzid à la cérémonie de mariage de son Altesse royale le prince Moulay Abdellah à Dar Essalam, le samedi 11 novembre 1961 à 15h30. »

Il régnait également une véritable ambiance de camaraderie entre les enfants des deux communautés. Que de petits garnements musulmans ont évité une fessée certaine à la maison en allant se réfugier chez leurs camarades juifs... Lesquels venaient eux-mêmes manger en cachette chez leurs copains sous la bienveillance des parents musulmans... La langue arabe était d'ailleurs partagée par les deux communautés. Il est aussi à noter que certains enfants juifs apprenaient le Coran par cœur...

À partir des années 60 et 70, les juifs ont commencé à quitter la ville pour Oujda d'abord, puis pour Casablanca et Fès essentiellement. Au début des années 1980, il restait cinq ou six familles juives à Debdou. Le *Mellah* se vidait, ce qui a permis aux musulmans de venir à leur tour l'habiter en bon voisinage avec les familles juives restantes. »

Nizar Bouzidi, fils de M'Hamed Bouzidi, originaire de Debdou et ancien Caïd à Touissit, région d'Oujda.





Figuiq, oasis culturelle



FIGUIQ ET SES GRANDES FAMILLES JUIVES P. 119



LA « PETITE QARAQUIYINE »
ET LES LETTRÉS JUIFS



L'ŒIL TROUVE ENFIN À SE RAFRAÎCHIR P. 130







נלכ עתה חנה
שלח ה' שכינה
משה בן יוסף
ש' ש' י' מ' ל' ח' ח' ח'
א' ל' ש' ש' ח' ח' ח'
ת' ל' ח' ח' ח' ח' ח'





Figuiq et ses grandes familles juives

Située à l'extrême sud-est du Royaume, Figuiq est un petit miracle au milieu du désert. Son oasis, sa palmeraie, ses magnifiques jardins et ses *ksour* ancestraux en font une localité exceptionnelle en regard de l'environnement qui l'entoure. Ville millénaire puisque ses origines remonteraient au chérif Abderrahmane ibn Ali El-Oudghiri, descendant de la dynastie Idrisside et qui, suite à la chute de celle-ci en 926, vint s'installer dans la région. Son fils Aïssa ben Abderrahmane aurait fondé le *ksar* qui deviendra plus tard Béni Ounif. De cette famille provient le nom du ksar l'Oudaghri dans le haut Figuiq, où habitent encore aujourd'hui des familles qui se revendiquent de cette prestigieuse descendance.

La population de la ville est constituée d'une part d'Amazighs arrivés au XIII^e siècle et qui sont composés des tribus Zénata et Sanhaja, d'autre part d'Arabes de la tribu Jaber, faisant partie de la grande tribu des Hilaliens, avec les Chorfa ainsi que les Mourabidine.

L'architecture de Figuiq est révélatrice d'un patrimoine immatériel riche et propre à la ville. Architecture de terre qui a mobilisé des savoir-faire ancestraux permettant de fabriquer, manier et malaxer la terre sans armature ni

pisé. Ces modes de construction traditionnels en terre, palmier, enduits à la chaux et au sable, se sont transmis de génération en génération. Ce travail de la terre constitue un savoir-faire culturel exceptionnel. C'est la raison pour laquelle un programme de requalification du patrimoine culturel de l'oasis de Figuiq a vu le jour ces dernières années, avec comme objectif la préservation de ces techniques de travail qui ont fait la beauté architecturale de la ville. Le travail a porté ses fruits puisqu'en 2011 l'oasis de Figuiq a été inscrite sur la liste indicative du patrimoine de l'Humanité par l'Unesco. Il s'agit d'une étape importante menant à un classement définitif.

La population féminine n'est pas en reste: travail sur le tissu et sur la laine, filage et teinture sont encore aujourd'hui effectués par des femmes héritières d'un savoir technique ancien, comme en témoigne ces lignes de l'historien Léon l'Africain en 1530, sur les femmes de la cité orientale: «*Figuiq et ses trois châteaux sont assis au milieu du désert qui produit des dattes en grande abondance, distante de Sijilmessa d'environ 150 milles. Les femmes ourdissent des draps en manière de couverture de lit, délicats, qu'on dirait qu'ils sont faits de soie, au moyen de quoi ils se vendent fort cher.*» c'est une période de grande prospérité économique: l'or soudanais,

Mottes de terre en train de sécher afin d'en faire des briques pour une restauration. Ces briques sont de la forme spécifique au mode de construction de la communauté juive de Figuig.

les bijoux, les étoffes, le sel transitent par les marchés de Figuig qui connaît alors une activité commerciale importante. Sur le plan vestimentaire, la ville devient réputée pour ses burnous, grands manteaux de laine à capuchon et sans manches, ses djellabas, ses tapis ainsi que ses haïks, pièces d'étoffe servant à couvrir le corps des femmes.

La «petite Qaraouiyine» et les lettrés juifs

Au-delà du savoir-faire, il y a surtout le savoir, tant le passé culturel de la ville est riche ; celle-ci atteindra son apogée aux XV^e et XVI^e siècles, avec l'édification de *ksar* El-Maïz par Ahmed ben Moussa. C'est à l'intérieur de ce *ksar* que sera bâtie la *zaouïa* Sidi Abdeljebbar : immense bibliothèque, Dar El-Adab, équivalente à une université, où l'on venait de tous horizons y suivre les enseignements de sciences, humanités et religions. Sous l'impulsion de Sidi Abdeljebbar, le fils du fondateur de *ksar* El-Maïz, elle deviendra bientôt renommée à travers le pays, au point d'être surnommée la petite Qaraouiyine...

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, cette *zaouïa* a accueilli des étudiants de tout le monde arabe. Ce témoignage de Léon l'Africain sur la population de Figuig permet de s'apercevoir du haut niveau intellectuel qui régnait

alors : « *Les hommes sont de bon jugement, bien experts, de grand esprit, dont les uns s'emploient à démener le train de marchandises (...), les autres se délectent à l'exercice des Lettres.* »

La *zaouïa* a produit des lettrés d'une portée exceptionnelle : le chef-d'œuvre poétique *Roud El-Salouane (Le Jardin de consolation)* de l'auteur figuigui Ibrahim ben Abdeljebbar (fin du XV^e siècle), sera traduit en plusieurs langues et constituera pendant des siècles une référence mondiale en matière de littérature de chasse dans le désert. Le premier manuel de chimie en langue arabe sera l'œuvre d'Abou Hamid Al-Figuigui, sur ordre d'Ahmed El-Mansour, l'un des plus grands sultans de l'histoire du Maroc.

L'influence spirituelle de la ville se traduit également par le nombre de saints et de savants ayant vécu en Algérie et qui sont nés ou ont étudié à Figuig, le plus connu d'entre eux étant Sidi Naïl, éponyme des Ouled Naïl.

D'autres communautés ont contribué au rayonnement de la ville : sans doute en raison de ses points d'eau, Figuig a attiré par le passé une importante





communauté juive, venue du Tafilalet, au point qu'il existait une « Communauté israélite de Figuig » jusqu'au milieu du XX^e siècle. L'édification d'une synagogue, de deux cimetières juifs, celui de Zénaga et celui d'Ouled Slimane, ainsi que l'existence d'un *Mellah* témoignent d'une présence durable dans la région. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la communauté juive de Figuig comptait une centaine d'âmes. Elle était principalement composée des familles Assouline, Benchetrit, Bensaïd, Benitah ainsi que les Amsellem qui ont gardé des liens profonds avec la ville.

La diaspora de ces familles de Figuig à travers le monde ne manque pas de prestige. À titre d'exemple, l'un des descendants de la famille Assouline n'est autre que le célèbre écrivain et journaliste du *Monde*, Pierre Assouline. Heureux hasard de l'histoire ou présage d'espoir, le président de la Communauté israélite de Genève, Roger Chartiel, ainsi que Mohamed Moussaoui, président du Conseil français du culte musulman, sont tous deux également originaires de cette région de l'Oriental.

Ces familles étaient pour la plupart des commerçants au mode de vie nomade qui se rendaient régulièrement à la ville de Beni-Ounif en Algérie, allant même jusqu'à s'y

installer. Il s'ensuivit une influence réciproque des deux villes qu'aucune frontière ne séparait alors. La proximité était telle que l'on parlait alors de Beni-Ounif-de-Figuig... La proximité des deux villes n'était pas seulement géographique, elle était aussi spirituelle. À titre d'exemple, c'est un rabbin de Figuig qui assurait l'enseignement de la Torah à Beni-Ounif. Sous l'impulsion de son guide, Rabbi Eliahou Amsellem, le rayonnement de la communauté des « figuigiens » dépassait le simple cadre de la ville et s'étendait ainsi sur toute la région, cela en raison d'une immense érudition à laquelle s'ajoutait un strict respect des principes religieux.

Ce lien étroit se manifestait également par l'existence d'une *hévra kadicha* commune. Cette assemblée religieuse de pompes funèbres officiait indifféremment chez les communautés des deux villes. Les derniers devoirs envers le mort y étaient scrupuleusement respectés, conformément aux rites de la *Halakha*, la Loi juive.

Le jour de Shabbat était également l'occasion de retrouvailles heureuses : à l'approche de ce jour sacré, les *figuiguis* installés ou travaillant à Béni-Ounif s'empressaient de revenir dans leur ville de cœur afin d'y retrouver leur foyer et leur synagogue...

Quelques uns des plus de 130 fragments de documents retrouvés dans une *guenizah* de Figuig en 2006, lors de fouilles archéologiques. Ils sont étudiés par l'École pratique des hautes études (Paris-Sorbonne).



Les traces de la présence juive à Figuig sont profondes : des fouilles archéologiques, menées en 2006 dans la ville, ont permis de découvrir une *guenizah*, salle attenante à la synagogue, destinée à recevoir les manuscrits de la Loi devenus inutilisables par l'usure et par l'âge. Sous le plancher de la salle de prière, ce sont plus de cent trente fragments de manuscrits et feuillets de livres imprimés qui ont été retrouvés. Ils proviennent de livres liturgiques, ouvrages rabbiniques, amulettes et textes magiques, mais contiennent aussi des lettres privées, comptes et documents. Il s'agit d'une source unique pour l'histoire de la communauté juive de Figuig, depuis le XIX^e siècle jusqu'au début des années 1950. Le grand nombre de documents retrouvés atteste d'un véritable phénomène d'intégration de la communauté qui a adopté le mode de vie et les mœurs du reste de la population.

On en trouve une illustration éclatante dans la fête de la Mimouna : celle-ci était particulièrement célébrée. Les rues étaient plus animées que d'ordinaire et des cortèges chantants défilaient dans toutes les maisons, autour de tables recouvertes de verdure et offrant friandises, thé à la menthe et *mahia*, juifs et musulmans étaient sur le même pied d'égalité en ce jour exceptionnel...







L'œil trouve enfin à se rafraîchir



Figuig est l'oasis africaine
la plus proche de l'Europe.

“Après la région si morne des Hauts Plateaux, la grande oasis de Figuig apparaît comme dans un rêve. Si la pierre et la terre ne se départissent pas de leur rudesse, elles s'arrangent du moins pour composer un cadre grandiose, admirablement varié. L'effet est surtout saisissant, vu du col de la Juive, entre les jebels Zenaga et Grouz.

À l'Ouest, le jebel Maïz laisse tomber presque à pic et de très haut ses pentes dénudées et abruptes. Au Nord, le jebel Seffah tend des crêtes horizontales dont les dernières se perdent dans l'infini. Une atmosphère, d'une limpidité sans égale, se répand dans ce cadre, où tous les bleus et roses se dégradent des premiers aux derniers plans.

Mais l'œil est surtout caressé par une grande tache bleue qui couvre le fond du cirque : la palmeraie qui somnole. Exaspéré par de longs jours de grande lumière et d'excédante réverbération, l'œil trouve enfin à se reposer et à se rafraîchir.

La torpeur physique, la tension nerveuse, qui en avaient résulté, s'évanouissent soudain. Une extraordinaire sensation de bien-être naît : Figuig, c'est un agréable réveil après un sommeil agité... »

Prosper Ricard, dans un texte
paru en 1924 chez Hachette,
avec une préface du maréchal Lyautey.





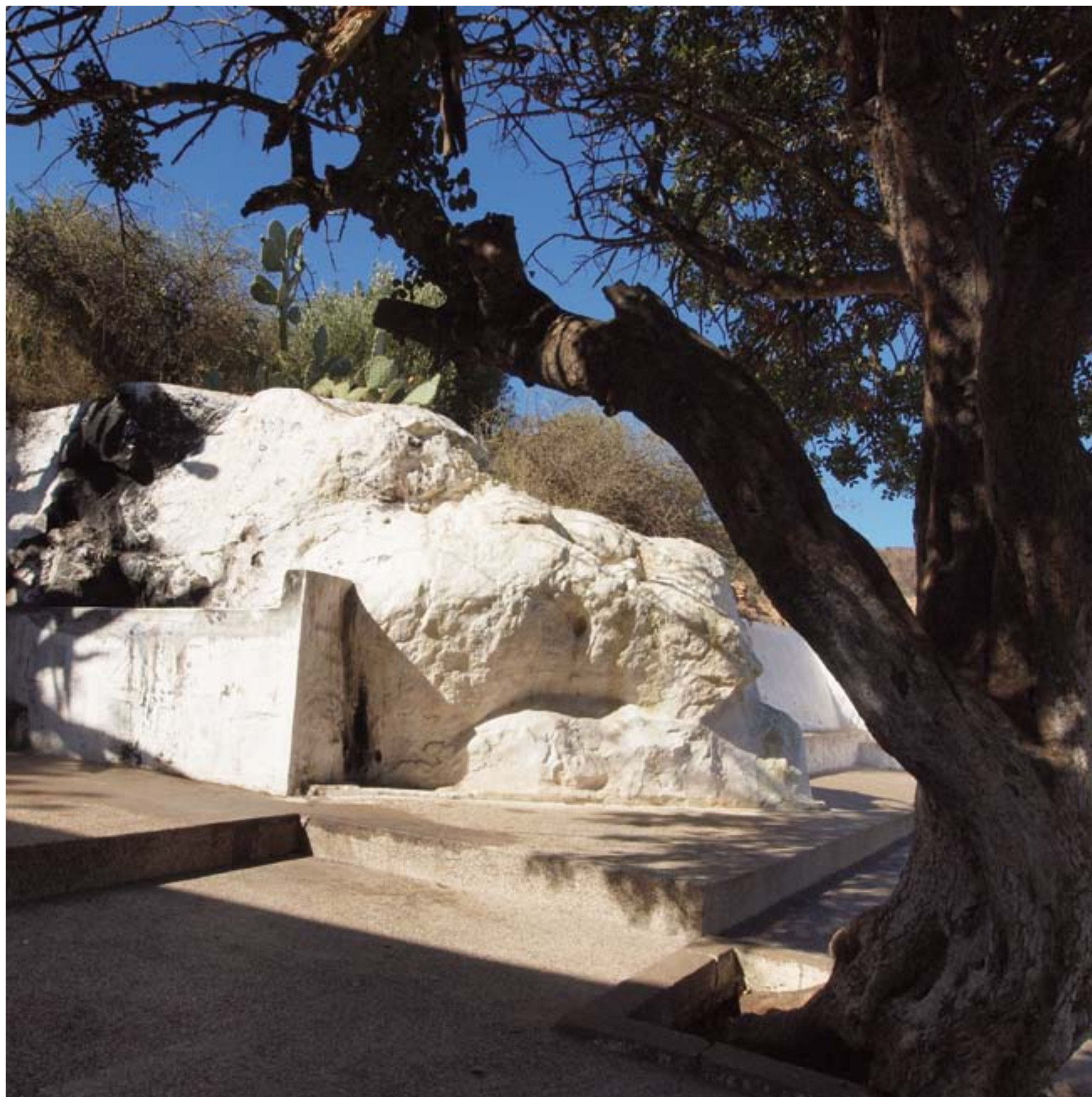












Communautés et lieux de vie de l'Oriental



Page précédente,
le mausolée de rabbi
Saâdia Adati, nommé
Moulay Youssef par
les musulmans.
Ci-contre, les côtes
espagnoles vues depuis
le mausolée.

L'Oriental a constitué une véritable terre d'accueil pour la communauté juive marocaine. En dehors des centres importants, d'autres localités ont vu naître, vivre et reposer en paix des générations de familles.

Les membres de celles-ci viennent encore aujourd'hui des quatre coins du monde visiter, se remémorer et transmettre cette mémoire juive de l'Oriental marocain afin qu'elle demeure une mémoire vive...

Nador

Charmante ville méditerranéenne, située au bord de l'immense lagune Mar Chica, Nador jouit d'une position géographique privilégiée avec l'Espagne qui est toute

proche. Son port commercial, Béni-Ansar, connaît un développement qui lui permet de prétendre à une vocation internationale.

Tournée vers l'avenir, Nador a aussi un passé culturel puisqu'elle a accueilli pendant plusieurs générations des populations juives en provenance notamment de l'Espagne.

Cette mémoire n'a pas été oubliée, comme en témoigne la célébration de la Hilloula qui a eu lieu au mois de mai 2010 dans la ville de Nador. Plus de 220 pèlerins du préside de Melilla sont venus commémorer le rabbin Saâdia Adati, nommé Moulay Youssef par les musulmans qui le vénèrent également...





Aïn Beni Mathar

Située à 80 kilomètres au sud d'Oujda, Aïn Béni Mathar, appelée aussi Berguent, est une petite localité réputée pour sa viande ovine « Béni Guil » ainsi que pour la qualité de sa laine. Petite ville sans histoires... ou plutôt avec une histoire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Berguent a servi de centre de détention, où l'on comptait jusqu'à 400 prisonniers, tous juifs, envoyés d'Europe. Dans un colloque tenu en 2010, le directeur des Archives nationales marocaines, Jamaâ Baïda souligne :

« C'est désormais chose connue que la Seconde Guerre mondiale a été un cauchemar pour les juifs d'Europe. Mais ce que l'on connaît moins, c'est que des centaines parmi eux ont été contraints de "chercher refuge" en Afrique du Nord, particulièrement au Maroc, dans l'espoir de transiter vers des pays d'accueil en Amérique du Nord ou au

Aïn Beni Mathar, ou Berguent, fut tristement marquée par l'Histoire, malgré ses habitants qui allégèrent les souffrances des prisonniers.

Canada. Le film américain Casablanca réalisé en 1942 avec comme têtes d'affiche Humphrey Bogart et Ingrid Bergman, fait, avec un accent de fiction hollywoodienne, un clin d'œil à cette réalité. (...) Berguent était, à notre connaissance, l'unique camp exclusivement réservé aux juifs européens en territoire marocain. Un rapport de la Croix-Rouge internationale mentionne d'ailleurs qu'en ce qui concerne le culte les internés pouvaient bénéficier des services de trois rabbins affiliés respectivement à la communauté juive algérienne de la région, à la communauté de Figuig et à celle de Debdou. »

Les conditions de vie étaient très difficiles dans ces camps de travaux forcés, du fait du régime de Vichy, car ils relevaient de l'autorité de la Résidence générale. Les populations musulmanes étaient quant à elles accueillantes et secourables dans la limite de leurs possibilités. Dans son ouvrage érudit *Parmi les justes*, consacré *best-seller* par le *Washington Post* en 2006, l'historien américain Robert Satloff cite « un rapport rendant compte de nombreux cas de tortures sadiques sur les malheureux prisonniers juifs et (...) où les seules étincelles d'humanité venaient des gardes arabes. » Il est à noter qu'aucun Marocain juif n'a été déporté vers ces camps, ni ceux d'extermination, grâce à l'opposition du Sultan Mohammed V.





Berkane

Les pierres tombales de Berkane attestent d'une longue présence juive dans cette ville qui porte le nom du saint Sidi Ahmed Aberkane. Ici, au nord des monts Béni-Snassen, ont vécu des familles juives jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle. Leurs membres exerçaient le plus souvent des professions libérales comme celle de médecin, ce qui témoigne de leur niveau d'instruction.

Jusqu'aux années 1970, on voyait encore des commerçants juifs ambulants qui parcouraient les campagnes afin d'acheter et vendre des bijoux en argent massif, héritiers d'une tradition ancestrale...



Une mémoire toujours vive dans les cœurs.







Page précédente et ci-contre, l'imposante synagogue d'Ahfir.

Ci-dessous, au cimetière juif, où reposent en paix d'éminents membres de la communauté.

Ahfir, petite ville, grande tolérance

C'est une tradition de mixité culturelle bien ancrée qui caractérise Ahfir. Proche de l'Espagne et de l'Algérie, cette petite cité de l'extrême nord-est du Royaume a longtemps accueilli une communauté juive qui cohabitait avec les autres populations, musulmanes mais aussi chrétiennes. Un respect mutuel y régnait, et même une joie de vivre; nombreuses étaient les réunions conviviales qui se déroulaient dans les maisons à proximité du cimetière juif, à Hay Awatif. La Reggada, cette danse traditionnelle de la tribu des Beni Snassen, rythmait bien souvent les soirées des habitants, pas si calmes que cela...

Mais à Ahfir, on n'oublie personne: chrétiens et musulmans disposaient aussi chacun de leur cimetière. La synagogue, quant à elle, est d'une beauté rare, sa porte, majestueuse, témoigne de la grandeur de l'édifice, signe d'une présence considérable de la communauté juive.



Aujourd'hui encore des groupes entiers d'israélites viennent visiter la ville où ils sont nés, notamment l'ancienne synagogue qui, joli symbole, jouxte actuellement une mosquée. Ces visites permettent de se remémorer un passé précieux qui se transmet de génération en génération et dont Ahfir est le témoin fidèle.





Ci-contre, en 1927, élèves israélites des classes de maternelle et primaire de Taourirt. Ci-dessous, l'ancienne école juive aujourd'hui. Page de droite, en 2011, plus de 40 ans après son départ du Maroc, M. Cohen de retour à Taourirt, ville qui l'a vu naître.



Taourirt

À l'ouest d'Oujda se trouve Taourirt et sa fameuse *kasbah* Moulay Ismaïl, située sur une jolie colline au pied de laquelle passe l'oued Za. Ville historique, elle a tenu une place importante dans la défense du Royaume. Aux XIII^e et XIV^e siècles, sa *kasbah*, véritable forteresse militaire, a constitué un emplacement stratégique dans le conflit qui opposait les Mérinides aux Zianides de Tlemcen. Plus tard, à la fin du XVII^e siècle, elle sera rénovée par le Sultan Moulay Ismaël.

La ville a également été un important centre commercial en raison de sa position géographique privilégiée à

la croisée des routes historiques reliant Sijilmassa à l'Europe et Tlemcen à Fès. Cette situation favorable a attiré une communauté juive qui, derrière les remparts de la *kasbah*, a cohabité avec les populations musulmanes, mais aussi chrétiennes. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, il existait une école juive ainsi qu'une école européenne à Taourirt. On y trouvait aussi un quartier commerçant actif, avec notamment la rue des Commerçants de tissus dans laquelle étaient établis nombre de marchands et négociants juifs. Cette rue était particulièrement animée le dimanche, jour du souk, les habitants musulmans des campagnes alentours venant s'y approvisionner et se mêler par là même aux membres des autres communautés...





Laâyoune Sidi Mellouk

Située dans la province de Taourirt sur la plaine qui porte son nom, Laâyoune Sidi Mellouk, est une charmante commune urbaine proche de la mer méditerranée. On la surnomme aussi Laâyoune l'Orientale pour ne pas la confondre avec sa consœur du Sahara marocain au même nom. Fondée en 1679 par le Sultan Moulay Ismaïl, cette cité orientale possède une belle kasbah, véritable monument historique.

Préférant s'éloigner des grands centres, des communautés juives ont vécu ici jusqu'au milieu du XX^e siècle. Elles y exerçaient des activités d'artisanat, notamment de bijouterie et d'orfèvrerie.









Des cultures communes

Juifs et musulmans partageaient les mêmes préoccupations quotidiennes, devaient affronter les mêmes difficultés liées au climat, aux récoltes, à l'argent... Cette proximité donna lieu à des schèmes mentaux similaires : la culture en est un magnifique exemple.

La poésie arabe et berbère, la *qissa* et le *malhun*, les compositions en arabe classique, la musique andalouse, toutes ces musiques des *lahan-s* se retrouvèrent dans la création poétique juive, jusqu'aux *Mellahs* les plus reculés de l'Anti-Atlas. On composait et chantait des pièces parodiques, des plaintes, des poèmes qui empruntaient à la fois aux traditions musulmanes et juives. Des récits bibliques étaient enrichis d'un tissu d'événements où s'entremêlaient légendes juives et *qisas* (histoires) musulmanes. Des *qasidas* de poètes musulmans étaient reprises par leurs confrères de l'autre communauté... La langue, noyau de toute civilisation, atteste ainsi de la proximité des deux cultures et à Debdou comme à Oujda ou à Nador, l'usage de l'arabe dialectal et du berbère par les deux communautés était attesté de longue date.

Au fil des siècles et de père en fils, une littérature orale traditionnelle riche s'était développée chez les

juifs berbérophones. L'une des langues vernaculaires principales des communautés vivant dans les montagnes marocaines de l'Anti-Atlas était en effet le berbère. Celui-ci était inséparable du parler juif, outil de communication au sein du milieu familial, social et économique, mais aussi moyen d'entrer en relation avec les autres communautés. Il constituait, à côté de l'hébreu, la langue de culture et de l'enseignement traditionnel. On l'utilisait pour l'explication et la traduction des textes sacrés au point que certaines prières, comme la bénédiction de la Torah, étaient parfois prononcées uniquement en berbère comme le prouve la liturgie pascale (Pessah). L'héritage andalou, cet âge d'or hispano-maghrébin fut une véritable source d'inspiration pour les poètes juifs qui y puisèrent les règles, la grammaire, la linguistique et finalement les fondements de l'*adab*, les humanités arabes. Les communautés séfarades orientales du Maghreb étaient très réceptives à cet héritage.

La solidarité scellée durant des siècles entre l'Espagne et l'extrême Maghreb, le souvenir que l'on garde de cette période de faste intellectuel, expliquent ce lien entre les humanités juives et arabes, toutes deux fidèles à ce passé andalou qui engendra le modèle poétique hispano-arabe. C'est ainsi que l'environnement socioculturel musulman

exerça une forte influence sur la production poétique juive. Au contact de la poésie arabe, la poésie hébraïque se transforma. Dès la période du Moyen-âge, on changea les techniques poétiques et la nouvelle métrique (système des règles poétiques) hébraïque devint la réplique de la métrique arabe dont elle adopta les règles. Il s'agit là d'emprunts substantiels que faisaient les poètes et chantres juifs du modèle du chant arabo-andalou classique de la *qasida* et du *malhun*. La poésie et la musique arabes pénétrèrent paisiblement les synagogues et leurs liturgies.

L'histoire de notre seigneur Job ou *Qissat Sidna Iyyub* est un bel exemple d'analogie des structures mentales juives et musulmanes.

« Histoire de notre Seigneur Job » ou *Qissat Sidna Iyyub*

Si le personnage de Job occupe une place de choix dans la littérature juive biblique, le Coran lui consacre également des versets, lesquels seront amplement repris par les lettrés musulmans s'inspirant d'ailleurs de légendes issues d'écrits rabbiniques.

Il existe en effet une version judéo-arabe du récit de l'histoire de Job. Elle s'inspire tant de la littérature juive

que des traditions locales et arabo-islamiques. Y sont successivement évoqués la figure légendaire de Job, prototype du prince bédouin, la campagne menée par Satan contre ce juste, le personnage de Rahma, l'épouse fidèle et dévouée, les souffrances de Job ainsi que l'intervention de ses amis. Voici quelques traits du personnage de Rahma que le texte biblique ignore :

*Rahma, son épouse, était une noble femme,
Elle travaillait moyennant salaire, apportait le bois,
Ou mendiait aux filles des Bédouins,
Méprisée, humiliée...*

*Elles la virent entrer, étincelante comme la lumière
du croissant.*

*L'une d'elles dit: « Quelle splendeur!
Si tu veux me vendre quelques-unes de ces tresses,
Je te donnerai, en échange, un pain et une mesure
de dattes. »*

*Hélas ! J'ai arraché cette incomparable chevelure.
Les femmes se la partagèrent, en firent des tresses
Qu'elles fixèrent sur leurs têtes, mais les tresses
refusèrent d'y rester,
S'envolant comme des oiseaux.*



La Bible syriaque de Paris (VI^e ou VII^e s., Bibliothèque nationale de France). Cette miniature précédant le *Livre de Job* rassemble plusieurs scènes. Job est présenté nu sur le tas de fumier, couvert de plaies. À gauche, se trouvent ses trois amis. En bas, sa femme lui parle.

à l'ordre établis définis par les lois de la prosodie... se conformant ainsi à la science poétique enseignée par les Arabes... Ils enrichirent notre liturgie.»

Malgré des différences qu'il ne servirait à rien de cacher et qui du reste faisaient aussi la richesse de chaque communauté, une véritable symbiose caractérisait cet environnement.

En d'autres termes, la culture juive était l'autre forme, l'*alter ego* de la culture arabo-musulmane.

Le célèbre courant artistique de l'Orientalisme s'enquerra au XIX^e siècle de cette figure mythique du *juif oriental*. L'Occident, attiré par l'ailleurs et l'exotisme, s'intéressa à ces communautés de l'autre bord de la méditerranée.

La synagogue, le cimetière, le Shabbat, les danses, la richesse des costumes et le faste des cérémonies fascinaient les Européens en quête d'explorations nouvelles. On admirait ces femmes et ces hommes dépourvus de préjugés et qui surent entrer en dialogue intime avec les cultures musulmanes qu'elles côtoyaient.

Tout au long du XIX^e siècle, explorateurs et ethnographes venaient découvrir ces communautés dispersées



et vivant parmi les Berbères. Ce fut une source d'informations pour les juifs européens eux-mêmes qui ignoraient jusqu'à l'existence de ces coreligionnaires aux coutumes ancestrales... La *Noce juive*, chef-d'œuvre d'Eugène Delacroix, témoigne de cette attirance pour l'Orient...

Le 21 février 1832, Delacroix a assisté à une noce juive au Maroc. Le peintre restitue de façon saisissante cette fête judéo-mauresque et ne manque pas de représenter les invités musulmans.

LES PRINCIPALES FÊTES JUIVES

Roch Hachanah : elle célèbre la nouvelle année civile du calendrier hébreu. Celui-ci est luni-solaire, il dépend de la position, de la lune, du soleil et de la terre.

Pessah et sa clôture la Mimouna : La Pessah ou Pâque juive commémore l'affranchissement du peuple hébreu du joug pharaonique. Elle fait partie, avec Shavuot et Suqot, des trois fêtes de pèlerinage. La clôture de cette fête donne lieu à une journée mémorable typiquement judéo-marocaine, la Mimouna.

Shavuot : c'est la Pentecôte juive, elle célèbre le don de la Loi.

Suqot : fête des Tabernacles, elle rappelle le temps où les israélites vivaient dans des huttes ou tentes en branchage pendant leur marche à travers le désert. Cette fête magnifie ainsi la protection de Dieu qui s'étend sur ce peuple.

Hanouka : elle commémore la victoire sur l'armée grecque qui avait envahi la terre d'Israël à l'époque du 2^e Temple après le partage de l'empire d'Alexandre le Grand.

Purim : c'est la célébration de l'intervention décisive de la reine Esther qui sauva le peuple juif d'un complot de Haman, le puissant Vizir perse.

Hilloula : une célébration de disparu ou de grand saint juif, à l'instar des *moussems* musulmans.

Fêtes juives et voisins musulmans

Si le fait culturel montre de façon éclatante la proximité des deux communautés juives et musulmanes, il en va de même du fait religieux. Ce domaine si privilégié et si sensible qu'est celui de la croyance fera lui aussi l'objet de convergences profondes, en témoignent les fêtes juives dont le calendrier était connu par la population musulmane également... au point que certaines célébrations seront typiquement des créations judéo-marocaines.

La Pâque juive

La Pessah ou Pâque juive célèbre la sortie d'Égypte du peuple hébreu qui a réussi à s'affranchir de l'esclavage des pharaons. Événement parmi les plus importants de l'histoire de ce peuple, il donne lieu à un moment liturgique essentiel avec notamment la récitation de la *Haggada* qui est l'histoire de la sortie d'Égypte. On a coutume au Maroc de réciter exclusivement en arabe le passage relatif à la rupture des eaux de la mer Rouge :

« C'est comme cela que Dieu divisa la mer en douze voies, quand nos ancêtres sortirent d'Égypte, par l'intermédiaire de notre maître et prophète Moïse, fils d'Amram, quand il les sauva et délivra du travail pénible pour leur donner la liberté. C'est ainsi qu'Il nous sauvera et délivrera de cet exil, pour l'amour de Son Nom grand et terrible. »

Il faut signaler ici un fait remarquable qui atteste de l'assimilation complète de cette communauté au territoire qui l'a accueilli : il existe une version intégrale en berbère de la *Haggada*. Il s'agit d'une traduction traditionnelle du texte hébraïque, comme il en existe en judéo-arabe ou en ancien castillan. Cette composition apporte un témoignage essentiel pour la connaissance des traditions linguistiques et culturelles. Qu'elle soit composée et récitée en amazigh à l'occasion d'une cérémonie solennelle de la vie religieuse, cela montre que cette langue était le vecteur principal de la culture judéo-maghrébine. Nous reproduisons ci-dessous une partie de ce texte liturgique, recueilli par Haïm Zafrani et Paulette Galand-Pernet, avec la traduction en français. Il apporte des informations importantes sur les souffrances endurées par ce peuple.

« s tarula ay s neffagh gh masêr. ayddegh
n ughrum ur imtinn da ttecan
lewaldin nnegh gh maser. kullu mad yagh
lâz iddu ad itec, mad yagh fad iddu
ad isu. asegg°as ddegh gh tmazirt ddegh ;
imal gh bit lmekdes.

*C'est par la fuite que nous sommes sortis d'Égypte.
En fait de pain, c'est un pain non levé qu'ont mangé*

*Nos ancêtres en Égypte. Que tous ceux qui ont
Faim aillent manger, que celui qui a soif aille
boire ! Cette année-ci, nous sommes dans ce pays-ci ;
L'an prochain au Lieu Saint.*

*man nhya i yîd ddegh man kull iydân ? kullu
y idân ur da nttduwaz awd yut tikkelt,
îd ddegh snat tikkal.*

*Quelle différence y a-t-il entre cette nuit-ci
et toutes les autres nuits ?
Toutes les autres nuits, nous n'avons pas l'habitude
de manger trempé, nous ne le faisons jamais,
cette nuit-ci, nous le faisons deux fois.*

*kullu îdan nekk°ni da ntteca wenna
y imtenn negh ur imtinn, îd ddegh wadda ur imtinn.*

*Toutes les autres nuits, nous, nous avons l'habitude
de manger quoi que ce soit
De levé ou de non levé,
cette nuit-ci, ce qui n'est pas levé.*

*kullu îdan nekk°ni da ntteca, nsu, swa
negh°zdem swa negg°en, îd ddegh akk° negh°zdam.*



*kullu w îtan nekk°ni da ntteca aydda nufa l lex°dêrt, îd
ddeggh, lmarur.*

*Toutes les autres nuits, nous avons, nous, l'habitude
de manger et de boire soit*

*Assis, soit étendus, cette nuit-ci, nous le faisons
tous assis.*

*Toutes les autres nuits, nous avons, nous, l'habitude
de manger ce que nous avons trouvé; en fait de
légumes, cette nuit-ci, nous mangeons de l'amer.*

*ixeddamen ay nga i perâu g° masêr. issufgh agh
rebbi nnegh dinnagh s ufus n ddrâ, s ufus
ikuwan. mur ur agh issufgh rebbi lwaldin*

*Serviteurs de Pharaon, voilà ce que nous étions
en Égypte. Il nous en fit sortir,
Notre Dieu, là, par un bras fort, par un bras robuste.
Si Dieu n'avait pas, pour nous,
fait sortir nos parents...*

*nnegh gh masêr, nsul nekk°ni d isirran
nnegh ixeddamen nga i perâu gh masêr.
waxxa nla lâkel, nla lfehemt,
waxxa nssen turat, lazmm nnegh an nâawed*

*gh ufugh n masêr. kullu mad d isgudiyin ad d iâaud
gh ufugh n masêr, tannit waddagh ituskar.*

*D'Égypte nous serions encore, nous et nos enfants,
Les serviteurs du Pharaon en Égypte.
Même si nous possédons intelligence et entendement,
Même si nous savons la Torah, il nous faut répéter
Ce qui a trait à la sortie d'Égypte. Quiconque
accumule les récitations
De la sortie d'Égypte, est, vois-tu, digne de louanges.»*

Un ensemble de règles et de coutumes accompagnent la Pessah : préparation minutieuse du pain azyne, murs chaulés, boiseries lessivées, ustensiles remplacés, tout doit être neuf à l'instant solennel de la « veillée du seder », le rituel pascal, où l'on inculque aux enfants les enseignements qui se rattachent au « miracle de la sortie d'Égypte ». Chez les communautés du Maroc, la Pâque s'achève par une fête qui est un véritable espace symbiotique où se mêlent juifs et musulmans : la Mimouna.

Pour la Mimouna, rien de mieux qu'un pain musulman

Lalla Mimouna était en effet une sainte invoquée par les deux groupes confessionnels voisins. Elle distribue



fertilité, succès et bonheur. La fête qui porte son nom est spécifique de l'environnement marocain ; elle témoigne des liens profonds qui unissent les deux communautés juives et musulmanes.

Pour clore Pâque et sa dimension commémorative de libération du peuple hébreu, il était d'usage de célébrer le renouveau et la recreation du monde. Après les affres et souffrances de l'esclavage pharaonique, on se doit de

fêter un monde différent auquel seront associés bonheur et abondance. Et pour la célébration des rites de la Mimouna, les musulmans seront les partenaires privilégiés.

C'est ainsi qu'une longue tradition de voisinage au Maroc veut que le premier pain introduit dans la maison après la Pâque juive soit une offrande des voisins musulmans. La soirée de la Mimouna est exceptionnelle : les maisons sont décorées de verdure, les tables sont



Les familles juives n'ont pas oublié le Royaume. Ci-contre, en 2011 à Taourirt, Isaac Cohen revenant dans sa ville natale après une absence de plus de 40 ans, bénit sa femme à l'occasion de cette fête si propre au judaïsme marocain, la Mimouna.

Cette tradition est fêtée partout à travers le monde où vivent des juifs marocains, en voici un exemple vivant.



Ci-contre, la source de Debdou, au début du XX^e siècle.

Page suivante, la tradition de voisinage au Maroc veut que le premier pain introduit à la Mimouna dans les foyers juifs soit une offrande des voisins musulmans.

richement garnies de laitages, de poisson, d'épis, d'orge, d'huile pure... partagés par les musulmans. Les foyers ouvraient leurs portes aux proches, amis et voisins de quelque origine qu'ils soient...

Le rite du recommencement du monde est symbolisé par la fabrication d'une nouvelle pâte à levain, *la-khmira*, que l'on mettra dans un grand plat en terre, chacun y mettant la main et y jetant un petit bijou, une pièce en or ou en argent pendant que les hommes chantent des cantiques indifféremment en hébreu, en arabe, en castillan... Dans les rues, il était de tradition de faire des carnivals et il n'était pas rare de rencontrer des juifs déguisés en costume musulman et y déambulant en portant le fez, la *chechia* rouge, la *djellaba*, ou encore les babouches...

Les festivités se poursuivant ainsi tard dans la nuit... Pour continuer le lendemain avec des sorties à la campagne, des repas sur l'herbe, des descentes à la mer et surtout la halte rituelle à proximité d'un point d'eau, sources ou fleuves. Les rites de l'eau, comme les libations ou les baignades, sont communs aux deux religions, les musulmans allant jusqu'à considérer les haltes des juifs dans les sources comme une *baraka*, une promesse d'une



année pluvieuse et d'une récolte abondante. Aussi, n'était-il pas rare que des familles juives se retrouvent invitées chez leurs voisins et amis musulmans afin d'y accomplir leurs libations

L'importance accordée par les deux religions aux sources prend un caractère sacré lorsqu'il s'agit de l'eau des lieux saints. On s'y baigne ou on en boit pour guérir de ses maladies ou pour purifier son corps. La source de Sidi Yahia, qui alimente la ville d'Oujda et dont le cours commence à cinq kilomètres de la ville, porterait le nom du saint qui l'a fait jaillir: R. Yahya Ben-Dossa, un rabbin espagnol venu au Maroc au XIV^e siècle et qui avait gratté le sol pour en faire sortir de l'eau nécessaire à son ultime bain rituel.



Outre sa dimension historique, cette fête a donc un aspect local. Elle traduit la volonté d'une communauté de s'identifier à un environnement marocain qui l'a accueilli depuis plus de deux mille ans. Facteur d'intégration et de sociabilité, sans distinction d'ethnie ou de confession, elle témoigne d'une symbiose rare et d'une coexistence pacifique sur ce sol marocain. Cette fête unique a un destin: avec les migrations de la communauté juive marocaine à travers le monde, elle sera célébrée partout à travers le globe, jusqu'en Israël où elle prendra le caractère de fête nationale...

Shavuot, fête du don de la Torah

La Pentecôte juive, Shavuot, a lieu le 6 du mois de Sivan, correspondant, selon les années, aux mois de mai ou de juin du calendrier grégorien. On y fête le don de la Loi de la Torah et la révélation de Dieu sur le mont Sinaï. Ce qui est ainsi scellé c'est l'union mystique de Dieu et de la communauté d'Israël. Pendant la première nuit de cette fête, *lilt al-graya*, on lit des *tiqqun*, liturgies spéciales sur la restauration de l'harmonie céleste; on récite également des morceaux choisis de la Bible, de la Mishnah et du Zohar. Des cantiques sont chantés dans les synagogues. Nous retrouvons ici l'influence de la kabbale et de



l'école d'Issac Luria sur les communautés maghrébines, influence qui se mêle aux usages qui prévalaient dans les cercles palestiniens de Safed.

Le lendemain de la nuit du *tiqqun* est le premier jour de Shavuot. Un rituel chargé symboliquement caractérise cette journée: on y lit la *Kettubah*, le contrat de mariage tel qu'il est prescrit par le code rabbinique; y sont énoncés et décrits les devoirs mutuels que se doivent les époux. Ce rituel célèbre donc l'union mystique de Dieu et d'Israël. Les homélies consacrées à Shavuot évoquaient fréquemment les noces allégoriques du *hatan*, « futur époux », Dieu, et de la « Vierge Israël »... On trouvait ce type de texte dans les bibliothèques de tous les lettrés maghrébins. Au Maroc, la lecture de la *Kettubah* se poursuivait jusqu'au deuxième jour de la fête.

On retrouve ici également les rites populaires de l'eau, proches de ceux de la Mimouna, et qui coïncident d'ailleurs avec des rites similaires de l'environnement marocain musulman. C'est la célébration de l'Ansa, fête du solstice d'été qui marque la fin de la saison agricole et le début de la saison estivale. Aspersions d'eau et bains sont à l'honneur...

Yom Kippour

Yom Hakippourim, en hébreu, « le jour des propitiations » ou Jour du Grand Pardon, est parmi les fêtes les plus vénérées du calendrier juif. Célébrée le dixième jour du mois de tishri par les juifs partout dans le monde, elle incarne la culmination d'une période pénitentielle d'une dizaine ou une quarantaine de jours (selon qu'elle coïncide avec Roch Hachana ou le mois d'eloul).

Il est de tradition que des prières soient faites pour la famille royale lors des festivités du Yom Kippour. La sollicitude particulière du trône alaouite envers la communauté s'est souvent exprimée à cette occasion, comme en d'autres.

Cette fête est caractérisée par l'arrêt de travail, le jeûne, cinq offices de prière, des chants liturgiques, des confessions et d'autres coutumes et rites de mortification.

«Le jeûne de Kippour commence quand il fait encore jour et prend fin le soir suivant. Pour cette occasion, on aura observé la coutume des capparoths (expiations), qui consiste à égorger quelques jours auparavant autant de poulets que l'on compte de personnes.

On prendra pour les hommes un coq, pour les femmes une poule. Puis, en disant une certaine prière, le rabbin fera tourner la volaille sur la tête. Les poules seront préparées selon des recettes spécifiques à la grandeur du jour.

On préparera également le Pain Kippour aux amandes. Le soir, pour rompre le jeûne la table sera dressée garnie de quelques gâteaux. On servira également du café au lait, du thé à la menthe et un sa-bayon. Le lendemain de Kippour, on mangera à midi le poulet aux olives, suivi de la beraniya (plat aux aubergines)» précise Nina Banon.

En 1959, Moulay Hassan, alors prince héritier, honore de sa présence la célébration à Casablanca de Yom Kippour. Autour de lui, on reconnaît Meyer Obadia, Léon Benzaquen, ancien ministre des PTT, ainsi que Haj Ahmed Bargach, premier gouverneur de Casablanca et plusieurs autres personnalités juives.





Sukkot ou fête des Tabernacles

L'une des trois fêtes de pèlerinage de la Bible est la fête des Tabernacles, nommée aussi fête des Tentes ou des Cabanes (*sukkot*). Elle commence le quinzième jour de *tishri*, premier mois de l'année religieuse juive, cinq jours après Yom Kippour, jour de l'Expiation. Elle dure sept jours et commémore le séjour des Hébreux dans les cabanes au milieu du désert, à leur sortie d'Égypte et jusqu'à leur entrée dans la Terre promise.

En souvenir de ce séjour, la fête de Sukkot se caractérise par la construction de huttes de branchages sous lesquelles les repas sont partagés. On se rend chez les marchands de *qsob* (roseaux) et de *rtem* (genêts) afin

Au Maroc, toutes les couches sociales célébraient Sukkot, également appelée Aïd Nwala. Tentes, huttes et cabanes étaient scrupuleusement installés pour l'occasion.

d'édifier sa propre cabane et y agiter le *lulab*, bouquet tressé que les communautés confectionnent pour l'occasion. Il est composé de quatre espèces de plantes : le rameau de palmier, les branches de myrte, les branches de saule et le cédrat pur. La nouvelle et provisoire demeure est également parée d'étoffes précieuses et de lits confortables afin que l'on puisse y prendre les quatorze repas correspondants aux sept jours de la fête. Des prières d'Action de Grâces sont adressées à Dieu, notamment pour la fertilité de la terre, car Sukkot correspond aussi à la saison du début des récoltes. La veille du septième jour est organisée une grande veillée de lecture qui dure jusqu'au matin et qui est ponctuée, comme pour les deux autres fêtes de pèlerinage Pessah et Shavuot, de récitations de liturgies spéciales, les *tiqqun* sur « la restauration de l'harmonie universelle ». L'on retrouve donc l'influence de l'École kabbalistique de Safed au XVI^e siècle.

La « Fête de la Loi », Simhat Torah, vient clore la fête de Sukkot. Pendant cette dernière journée, au cours de laquelle règne une ambiance de joie et de bonne humeur, un hommage est rendu à la foule des fidèles présents dans les synagogues, adultes et enfants confondus ; des chants variés en hébreu, en judéo-arabe ou en castillan accompagnent des offrandes et des jets de sucreries et de



fruits secs, les enfants sont tenus à bout de bras... Comme toutes les célébrations où la Loi de Dieu est honorée, il s'agit ici de magnifier la Torah. Tel est le sens de la cérémonie qui accompagne la dédicace d'un rouleau du texte sacré. Après le repas de dédicace, le *sefer* est porté du domicile du donateur à la synagogue à laquelle il est destiné. Un cortège se forme, composé de rabbins et de dignitaires de la communauté. On traverse le quartier juif en entonnant des chants en hébreu et dans le dialecte

local. À bien des égards, ce rituel rappelle celui de la cérémonie nuptiale pendant laquelle l'épousée est accompagnée chez son mari.

Pour clore la célébration, les cabanes sont démantelées. L'opération s'accompagne du rituel des feux de joie : les branches de palmier des cabanes alimentent un feu de joie par-dessus lequel hommes et enfants sautent en formulant prières et incantations. Cette pratique est

commune aux Berbères du Haut et de l'Anti-Atlas oriental qui la désignent du nom de Taberyanut. À la période solsticiale, des feux sont allumés dans les champs à l'aide de plantes aromatiques comme le thym, et chacun tourne autour et saute à travers les flammes à sept reprises. Ces rites rotatoires sont comparables aux tournées pieuses du pèlerinage orthodoxe musulman, le *tawaf* autour de la *Kaâba*; comparables aussi aux *haqqabot* juives ou au *tachyi'* islamique, ces processions circulaires qui accompagnent l'enterrement d'un homme pieux.

Roch Hachanah

Fête du Nouvel An juif, Roch Hachanah est également considérée comme le jour du jugement de l'humanité. Elle se déroule les deux premiers jours du mois de *tishri*, correspondant à la période de septembre et octobre du calendrier grégorien. Pendant ces journées d'ascèse spirituelle, chacun est appelé à un retour sur soi et à un regard intérieur afin de se souvenir de ses fautes passées et de se repentir, en attendant le Grand Pardon accordé aux repentants à Yom Kippour. Le principal rite de cette fête solennelle est la sonnerie du *chofar*, clairon sous forme de corne de bélier dans lequel on souffle sur différents rythmes pour éveiller les consciences endormies et inviter au repentir. Il s'agit d'être à l'écoute de soi et de

distinguer cette voix profondément interne que l'on ne perçoit pas ordinairement.

La Hanouka, fête des Lumières

Cette fête est célébrée le 25 Kislev, qui correspond, selon les années, aux mois de novembre ou décembre dans le calendrier grégorien. Elle dure huit jours. La Hanouka marque la victoire militaire des Maccabées et symbolise la résistance spirituelle du judaïsme à l'assimilation grecque. Selon la tradition, il se produisit alors ce que l'on nomme «le miracle de la fiole d'huile.» Celle-ci fut découverte dans les ruines du Temple de Jérusalem en l'an 164 avant J-C. Cette fiole aurait permis de maintenir éclairée la *ménorah*, le saint candélabre, pendant huit jours alors que la quantité d'huile restante suffisait à peine pour une seule journée.

Depuis lors, il est d'usage d'allumer une *hanouka*, chandelier à neuf branches dont l'une d'elles, appelée *shamash*, sert à allumer toutes les autres. La célébration est accompagnée de rites alimentaires et de réjouissances qui puisent dans l'environnement local. Puisque le miracle est arrivé grâce à de l'huile, il est coutume de manger des aliments frits: on déguste les fameux beignets de pommes de terre, les *latkès* ainsi que des *soufganiot*,





Page de gauche, rouleau d'Esther, lu pour Purim.

Ci-contre, l'un des pèlerins de la diaspora, revisitant son histoire, devant une fantasia. Autrefois, il s'en déroulait lors de la fête de Purim, dans certaines régions.



beignets à l'israélienne. Au Maroc, il est d'usage de déguster durant cette fête des beignets (*sfenj*) préparés minutieusement à l'huile et à la farine de froment blanche. Un esprit de solidarité et de convivialité règne également dans cette fête : ces beignets, loin d'être destinés à une consommation individuelle ou exclusivement familiale, constituent une occasion d'offrande supplémentaire pour les voisins, les enfants ou encore les plus démunis.

Un autre usage de cette fête est le jeu de la toupie par les enfants. À l'époque du Temple de Jérusalem, Les Grecs, qui voulaient imposer leurs divinités au peuple juif, avaient décrété que l'étude de la Torah serait un crime passible de mort. Afin de contourner cet interdit et continuer à étudier en secret, les enfants faisaient semblant de jouer à la toupie à l'approche des patrouilles grecques. Sur chacune des quatre facettes de la toupie de Hanouka était inscrite une lettre hébraïque : *noun, guimel, hé, chine*. Ces lettres signifient la phrase suivante : « Un grand miracle est arrivé là-bas. »

À Purim, le Livre d'Esther lu en arabe dialectal marocain

Là encore, au caractère religieux et historique vient s'ajouter une dimension locale. La fête commémore

le sauvetage des juifs par la reine Esther d'un complot fomenté par Haman, Vizir de l'empire perse et farouche ennemi du peuple hébreu, lequel ayant échappé à ce sort tragique qui l'attendait, baptisera Purim « fête des sorts ». Dans l'imaginaire collectif, le personnage de Haman est devenu le symbole du mal.

Au Maroc, il était de coutume de lire le *Livre d'Esther* en hébreu à la synagogue, puis de nouveau à la maison en hébreu, mais également en arabe dialectal, afin que femmes et enfants, à qui la langue sacrée n'était pas familière, puissent prendre part à l'épopée d'Esther. Lorsque l'on sait d'autre part que les communautés juives marocaines célébraient également d'autres Purims liés cette fois-ci aux événements du Royaume (l'un des plus significatifs est le Purim de la bataille d'Oued al-Makhazin, dite des Trois rois, du 4 août 1578), l'on voit à quel point le judaïsme marocain est ancré dans l'histoire du pays.

Il était d'usage de se réjouir : les *Mellahs* étaient plus animés que les jours ordinaires, les tables des maisons débordaient de plats soigneusement préparés, d'eau de vie, la *mahia* coulait à flots et les repas étaient de véritables festins. Exceptionnellement, les jeux de hasard étaient

Femme juive fabriquant la *mahia* (eau de vie).

Page de droite,
tsedaka (œuvre de charité) en l'honneur
de Rabbi Shimo Bar Yo'hay (1930).



autorisés, Purim étant la fête des sorts, chacun provoquait sa chance... Cette fête, magnifique exemple où le religieux épouse l'histoire locale, sera ainsi célébrée pendant des siècles, jusqu'au moment du Protectorat français.

Voici traduit en français, la version en judéo-arabe d'un poème de Juda Halevi, poète et philosophe de l'âge d'or andalou. Ce *Mi-kamokha* (en hébreu « Qui est comme toi ») est une pièce liturgique qu'on lit dans les synagogues à l'office du samedi matin qui précède la fête de Purim. L'auteur y raconte à sa manière l'histoire biblique d'Esther (*quatrains* 6, 38 et 48) :

*Cela se passait à l'époque d'Ashtschir (Assuérus),
Souverain régnant sur les ducs et les princes,
Plus élevé, plus exalté que tout autre roi et monarque;
Dieu lui a donné la victoire.
Les courtisanes d'Esther lui racontèrent l'événement :
« Nous avons entendu un cri,
comme le cri de l'autruche dans le désert ;
Mordekhay est passé, revêtu de toile de sac,
Nous ignorons ce qui lui est arrivé. »
« Ô la plus belle des femmes, branche verte d'Anémone,
Quelle est ta requête ? Tout est à toi, à ta merci. »
Elle répondit : « Que viennent le Roi, et Haman le borgne,
Au festin que j'ai préparé à son intention. »*

La Hilloula

Événement tragique, certaine pour chacun, prévisible par personne, la mort est associée au deuil, reconnaissance de la perte définitive de l'être cher, séparation sans possibilité de retour. Le mort disparaît, laissant ses proches dans une souffrance et une douleur intimes et infinies.

Exception est faite pour la Hilloula, célébration joyeuse de la mort des saints juifs.

Cette fête a lieu le 33^e jour de la période de l'Omer, qui sépare la Pâque juive de Shavuot, fête du don de la Loi. Pendant ces jours austères, plusieurs règles sont observées, comme l'interdiction de contracter un mariage, de jouer de la musique ou encore de se couper les cheveux. Seule la Hilloula vient interrompre cette atmosphère rigoureuse et sans plaisirs. Pourquoi cela ?



La Hilloula au Maroc



Hilloula du grand saint de Rabat-Salé
Rabbi Raphaél Enqawa, à Salé, .

“**H**illoula » est un terme tiré du judéo-araméen formé à partir de la racine HLL et signifiant « crier avec joie et crainte ». La Hilloula est une tradition à l’occasion de laquelle les fidèles se rendent sur les tombeaux des *tsaddikim* (« justes ») le jour anniversaire de leur disparition. Venu du monde entier, beaucoup de pèlerins commémorent ainsi leurs saints dans toutes les régions du Royaume.

Nina Banon nous décrit une nuit de Hilloula marocaine : « À la lueur de lampes à huile allumées en l’honneur du saint, les pèlerins lisent et récitent à haute voix des prières psalmodiées. Des chants s’élèvent et la lumière des cierges accentue l’émotion. On sent monter des forces inconnues, libérées par les pouvoirs incan-

tatoires de la prière. De cette marée humaine tendue dans une même exaltation, des cris s’élèvent de plus en plus nombreux perçant le voile de l’apparence pour offrir à tous la présence désirée. Le saint est apparu : “le voilà, il est là! Ha houa ja!”, scandent bientôt la foule emportée tout entière par l’élan extatique qui la soulève...

Des brasiers s’allument. On les alimentent en y jetant des caisses de cierges, les flammes s’élèvent dans la nuit, des pèlerins saisis par on ne sait quelle force s’élancent au dessus des flammes tandis que les chants et les danses sont de plus en plus exaltés. L’argent tombe à profusion... il sera versé à la communauté israélite du Maroc dont les membres organisent les Hilloulot dans les différentes régions où sont enterrés les saints. »



Jusqu’à aujourd’hui, la Hilloula continue à être célébrée au Maroc, témoignant ainsi de l’enracinement profond de la culture judéo-marocaine.

Hilloula de Rabbi Isaac Abehsira,
à Gourrama.



Hilloula de Rabbi David Umushi,
à Agoim, près de Ouarzazate.

Hilloula de Rabbi Amran Bendiwan,
à Ouazzane.

Le grand rabbin Isaac Cohen-Sqali
qui vécut à Debdou au début du XX^e siècle.



Selon les kabbalistes, les quarante-neuf jours de la période de l'Omer symbolisent le parcours menant, à travers quarante-neuf portes, de l'impureté de l'esclavage jusqu'à la pureté de la Révélation du Sinaï. Le grand rabbin Shimo Bar Yo'hay serait mort ce jour-là et aurait révélé juste avant son décès nombre de secrets à ses disciples. *Hilloula* est un terme araméen qui signifie la fête, plus particulièrement le mariage. Par la suite, il en vint à désigner l'anniversaire du décès de rabbins ou de maîtres spirituels renommés.

Pour comprendre cette association, pouvant paraître hors nature, de la fête et de la mort, il faut se rappeler que pour la tradition juive, comme pour d'autres, la mort est le rendez-vous incontournable des vivants. Le *Livre de Job* n'évoque-t-il pas « *la Mort (...), rendez-vous de tout vivant* » ?

La mort de ces hommes saints, loin de signifier simplement une séparation définitive, constitue ainsi le préliminaire fondamental d'une union mystique entre leur âme et Dieu.

C'est ce qui explique le caractère festif de la Hilloula : la mort faisant partie de la vie, mourir est l'épreuve à passer afin de permettre à l'âme de rejoindre Dieu.

C'est ainsi qu'il faut envisager cette tradition, commune aux juifs et musulmans, d'aller passer des journées entières dans les cimetières en y apportant son repas ainsi que des fioles remplies d'eau que l'on déposait sur les tombes de saints pendant toute la nuit pour les récupérer le matin et les boire ; où l'on voit encore l'importance des rites de l'eau. Certains malades venaient aussi passer la nuit auprès de la tombe d'un de leur saint vénéré, espérant une guérison, des femmes allumaient des bougies sur la tombe d'un proche qu'elles avaient perdu... Cet appel d'aide des vivants auprès des morts est probablement l'un des plus beaux moments des religions juives et musulmanes.

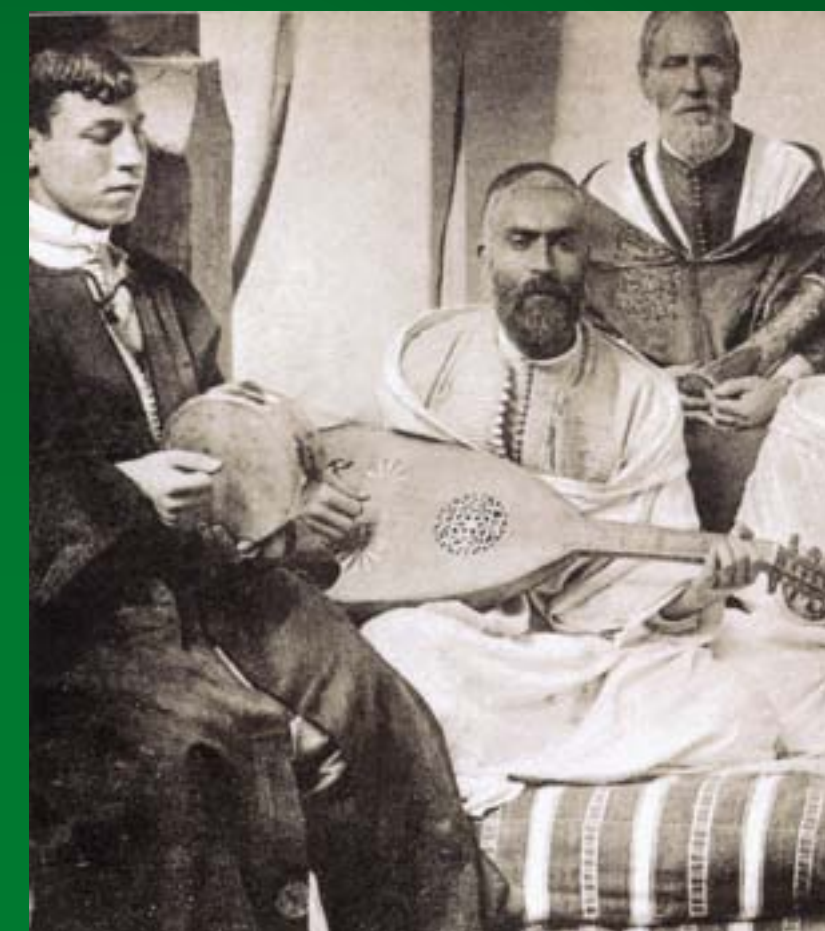
SHABBAT

« *Avec Shabbat, c'est le 24 décembre chaque semaine* », avait coutume de dire Simon Lévy, le fondateur du musée du judaïsme marocain. Chaque vendredi, du coucher du soleil jusqu'au coucher suivant du samedi, on célèbre le jour du repos du septième jour, la semaine commençant traditionnellement le dimanche dans le calendrier hébraïque. Tout travail est formellement interdit afin d'accueillir dignement Shabbat. Selon les paroles de l'Exode : « *Souviens-toi du jour du repos, pour le sanctifier.* »

Pendant ce jour, la tradition veut que chacun possède une âme supplémentaire à celle des jours ordinaires et les forces du mal sont empêchées d'agir. Au Maroc, il existe une tradition ancienne qui est celle du port du *tallit*, châle de prière qui préserve l'homme du mal.

Le philosophe Maïmonide préconisait de « *se laver la figure, les mains et les pieds à l'eau chaude... de s'envelopper de tallit et d'attendre dans la méditation et l'humilité d'accueillir la face du Shabbat comme on attendrait la visite d'un roi.* » Chez les communautés juives marocaines, le plat principal est la *dafina* ou *skhina*. Sa préparation est directement liée au contexte de Shabbat.

Puisqu'il est interdit de cuisiner pendant ce jour, les femmes commencent à cuisiner la *dafina* dès le vendredi avant la tombée de la nuit et la laissent mijoter à petit feu pendant plusieurs heures, ce qui lui



donne un goût particulier. Le plat est généralement composé de viande de bœuf, de pommes de terre, de pois chiches, d'œufs et de blé.

Autre spécificité des communautés juives marocaines : pendant les veillées sabbatiques, amateurs de chant andalou et de musique juive se réunissent pour chanter des louanges à Dieu jusqu'au matin. En plus des traditionnelles récitations de psaumes et du *Cantique des Cantiques* du roi Salomon, on présentait des pièces poétiques d'auteurs anciens et modernes ayant une longue expérience des techniques de la musique arabe.

Les communautés effectuaient ainsi leurs pèlerinages, généralement deux fois l'an, pour aller visiter et commémorer leurs saints. Il s'agissait de véritables fêtes religieuses et foraines qui donnaient lieu à des manifestations de joie collective. On récitait ou chantait de longues *qasâid* qui racontaient la vie du saint, ses interventions miraculeuses, ses visions prophétiques... Cette commémoration, mélange de sacré et de profane, est comparable aux *moussems*, et à l'instar des *zaouïas* des saints musulmans, les sanctuaires y sont architecturalement élaborés. La plus importante Hilloula marocaine est celle de Rabbi Amrane Ben Diwane.

Le voyage pour se rendre sur le lieu de la Hilloula est déjà en soi un moment de plaisir. Les déplacements se font généralement au printemps et il n'est pas rare que les familles s'arrêtent en route pour faire des pique-niques, se délasser, plaisanter, en méditant peut-être cette sentence de l'Exode : « *Et les grands de chaque génération doivent mourir pour faire place à leurs successeurs...* » La nuit, il était coutume de monter des tentes, on déambulait dans les rues ou on recevait des invités, des festins se préparaient, des moutons destinés à des méchouis étaient tués... Nous sommes loin des visites endeuillées et du Jour des Morts des chrétiens.

Bijoutiers et orfèvres, tradition et innovation

Contrairement à une idée répandue, la profession de bijoutier au Maroc n'est pas liée, dans son origine, à la vie citadine. Les artisans étaient le plus souvent des ruraux regroupés dans des villages ou dispersés dans de petits ateliers.

Il faut souligner à cet égard le rôle déterminant qu'a tenu le bijoutier juif dans l'élaboration de l'orfèvrerie marocaine : en plus d'être un conservateur particulièrement efficace de techniques très anciennes et d'un savoir-faire hérité de la période andalouse, il était devenu l'initiateur de nouvelles méthodes qui allaient se répandre à travers tout le Royaume. C'est donc dans les contrées les plus reculées du pays, notamment dans le sud ainsi que dans les montagnes de l'Oriental, que s'élabora une orfèvrerie rurale juive et berbère.

Sa première caractéristique est le choix du métal : la campagne marocaine n'appréciait que modérément les bijoux en or, auxquels, du reste, elle pouvait difficilement accéder, les ressources financières des paysans ou montagnards étant bien moindres que celles des citadins. On choisit ainsi l'argent comme métal.





Les techniques d'orfèvrerie se sont transmises fidèlement pendant des siècles.
Ci-contre, des artisans-bijoutiers juifs en milieu rural (1935).

La seconde caractéristique de cette orfèvrerie rurale est qu'elle se décompose en deux techniques assez connues : la bijouterie moulée et la bijouterie émaillée.

Les bijoux moulés et ajourés étaient exécutés par les artisans juifs qui circulaient dans tout le pays et suivaient parfois les nomades dans leurs déplacements. Les formes des bijoux y sont très variées : en plus des parures du corps tels les colliers, bracelets, chevillières et grandes boucles d'oreilles, on trouve également plusieurs types de fibules portées sur les vêtements et des broches circulaires.

Le caractère essentiel de ces bijoux est la présence de longues et fines chaînettes qui s'accrochent aux colliers, aux boucles d'oreilles, aux fibules, et portent à leur extrémité des pendeloques plates découpées dans de fines feuilles d'argent et qui revêtent des formes diverses :

mains, croissants, disques, silhouettes anthropomorphes... Plusieurs indices permettent de penser que ces formes originales remontent à l'antiquité. L'assemblage des chaînettes et pendeloques évoque avec insistance les parures de la fin de l'Âge de Bronze et du premier Âge de Fer. Celles-ci ne disparurent jamais complètement et on les retrouva chez les Byzantins. Cette bijouterie est donc indissociable de l'origine et de l'histoire des juifs maghrébins.

L'orfèvrerie émaillée est quant à elle plus variée. Parmi ses formes originales, on retient celle du grand diadème qui s'accroche au foulard.

Sa grande originalité réside évidemment dans la technique de l'émaillage. Cette opération est précédée de la soudure de filigranes qui compartimentent le décor en de savantes arabesques. Dans les espaces ainsi cloisonnés sont déposées des poudres d'émaux de couleurs différentes, selon les régions. Puis, le bijou est placé dans le foyer de charbon que l'artisan active à l'aide d'un soufflet.

De fait, chaque centre de production d'orfèvrerie émaillée possédait son originalité, mais ils avaient tous en commun, en plus de la technique de l'émaillage, les



formes des bijoux et les agencements de parures qui constituent le fonds même de toute l'orfèvrerie berbère de l'Afrique du Nord.

Historiquement, cette bijouterie maghrébine appartient à la grande famille des orfèvreries cloisonnées ou filigranées, qui, apparue en Orient, connut son plein développement en Europe, dans le royaume wisigothique notamment, pendant la période du Moyen-Âge. Tout laisse à penser que ce sont les expulsés de la péninsule ibérique qui introduisirent au Maroc cette technique que les Wisigoths avaient fait connaître à l'Espagne et que les orfèvres juifs et arabes avaient maintenue et enrichie au cours des siècles. L'émail filigrané, étranger à l'Afrique

du Nord semble donc bien avoir été introduit d'Espagne à partir du XVI^e siècle. Cette technique s'est ruralisée et perpétuée en pays berbère alors que la mode changeait dans les villes moins conservatrices.

Voilà comment une technique orientale, née quelque part dans le nord de l'Iran, véhiculée au cours du Bas-Empire à travers les plaines européennes par les Germains, survécut pendant plusieurs siècles dans l'extrême occident ibérique avant de pénétrer en Afrique du Nord à l'époque moderne. Ce qui permet à Henriette Camps-Fabrer d'écrire : « *Par leur technique comme par leur majesté, ces bijoux demeurent, en plein XXI^e siècle, des œuvres médiévales, devenues authentiquement berbères.* »



La *kessoua el k'bir*, robe de mariée traditionnelle juive marocaine, est toujours portée lors des grands mariages.



Solange prépare sa table

Le jour commence à tomber, Il est temps d'allumer les bougies. D'abord, celle de la salle à manger qui, dans quelques minutes, accueillera la famille au grand complet. Solange jette un coup d'œil rapide et quasi professionnel sur sa table. Rutilante, superbe, pensa-t-elle avec une pointe d'orgueil. Nappe neuve, service de porcelaine blanche ornée de délicats coquelicots peints. L'argenterie vient de sa mère, un peu vieillote juge-t-elle, avec regret, mais ça fait chic et ancien, finit-elle par se consoler.

Tout est fin prêt, la *dafina* sur sa plaque électrique frémit, toute caramélisée, depuis ce matin. Les boulettes du vendredi sont moelleuses et épicées à point. Les myriades de salades attendent au frais. Crudités toutes simples, toutes traditionnelles, mais si nombreuses qu'elles vont couvrir la table et donner cette belle impression d'abondance, si nécessaire au Chabbat. Ce vendredi soir, tout est parfait. Solange décide de décompresser quelques minutes et se

laisse aller sur son fauteuil favori. Seule et tranquille, gardant un œil vigilant sur sa table de fête, aussi somptueuse que possible en l'honneur de ce chabbat qu'elle espère particulièrement joyeux. Solange décide alors de fumer la dernière cigarette autorisée avant la tombée de la nuit.

Dès que la première bougie sera allumée par ses soins, elle sait qu'elle n'y aura plus droit. Sur son balcon, tandis qu'elle attend dans le ciel déclinant l'apparition des premières étoiles, Solange réfléchit au vin qu'elle offrira à ses invités. Deux possibilités de vin marocain sur lesquelles Colette, sa belle-sœur, jugera de leurs moyens actuels. Pour Chabbat, il ne faut jamais lésiner, bien sûr, Solange décide finalement d'afficher sa prospérité.

Elle portera également ses plus beaux bijoux et un corsage en soie sur sa jupe. Tant pis pour les jalousies. Son mari ne va pas tarder à rentrer de la synagogue, il n'est que temps de se préparer pour



Pendant la Havdala, prière de sortie du Shabbat, il est de tradition d'allumer une bougie et de humer des senteurs (ici du citron).
Le chef de famille bénit le vin ainsi que les parents.

l'accueillir. D'abord, la lumière, allumer les bougies. Le beau signal religieux des femmes juives. La reine Chabbat va entrer, Chabbat est entrée.

Demain, le cérémonial recommencera. Ses hommes rentreront de la synagogue. Puis, la prière autour de la table, la bénédiction du vin, celle du pain de Chabbat, fait maison, tendre et moelleux, rompu et partagé par son mari qui va veiller à ce que chacun ait bien reçu son petit morceau béni. On mangera peu de salade demain samedi, car la *dafina* prendra toute la place : blé, riz, viandes choisies avec soin, pommes de terre petites et rondes, doucement caramélisées... Mais demain est un autre jour. Et une autre cérémonie.

Comme chaque vendredi, quand trois étoiles se mettent à scintiller dans le ciel, la maison de Solange toute propre et en fête, prend alors une couleur dorée. Une douce tonalité de flamme.

Valérie Morales-Attias







Bibliographie succincte

ABITBOL, Michel, *Histoire du Maroc*, éd. Perrin, 2009.

L'AFRICAIN, Léon, *Description de l'Afrique*, 1518.

ARAMA, Maurice, *Eugène Delacroix au Maroc, les heures juives*, éd. Non Lieu, Paris, 2012.

Pour le Maroc, éd. MémoArts, Casablanca, 2012

AMSELLEM, Simon, « Béni-Ounif, une communauté à l'orée du Sahara », *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, sous la direction de Michel ABITBOL, Jérusalem, 1982.

BAÏDA, Jamaâ, « Les réfugiés juifs européens au Maroc pendant la Seconde Guerre mondiale », *La Bienvenue et l'adieu. Migrants juifs et musulmans au Maghreb, XV^e-XX^e siècle*. Sous la direction de Frédéric ABÉCASSIS, Karima DIRÈCHE et Rita AOUAD.

Actes du colloque d'Essaouira, éd. La Croisée des chemins, Casablanca, 2010.

BANON, Nina, *Pèlerinages, rites et traditions des juifs du Maroc*, éd. Nina Banon, 2010.

BEN-AMI, Issachar, *Culte des saints et pèlerinages judéo-musulmans au Maroc*, éd. Maisonneuve et La Rose, 1990.

CAMPS-FABRER, Henriette, « Le rôle des bijoutiers juifs dans l'orfèvrerie nord-africaine ». *Op. cit.*, sous la direction de Michel ABITBOL.

FOUCAULD, Charles (de), *Reconnaissance au Maroc*, Paris, 1888.

KENBIB, Mohamed, *Juifs et Musulmans au Maroc, 1859-1948. Contribution à l'histoire des relations inter-communautaires en terre d'Islam*. Université Mohammed V. Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines-Rabat, 1994.

MARCIANO, Eliyahou (sous la direction de), *Une Nouvelle Séville en Afrique du Nord : histoire et généalogie des Juifs de Debdou (Maroc)*, éd. Elysée, Canada, 2007.

SMALI, Moulay Abdelhamid, *Clair de lune sur les juifs d'Oujda et des Angads*, 1992.

VOINOT, Louis (capitaine), « Oujda et l'âmalat », Société de géographie et d'archéologie, Oran, 1912.

ZAFRANI, Haïm, *Deux mille ans de vie juive au Maroc*, éd. la Croisée des chemins, 2010.



Remerciements

Un beau-livre est le fruit d'un travail collectif qui mêle toutes les bonnes volontés. À celles-ci, nous voudrions témoigner notre profonde reconnaissance.

Le Musée du judaïsme marocain à Casablanca, et Zhor Rehilil, conservatrice, ses conseils et ses informations nous ont été précieux pour l'élaboration de ce livre.

La disponibilité et les recherches de François Larbre à l'IREMAM d'Aix-en-Provence nous ont permis d'avoir accès à des textes rares sur la région de l'Oriental.

Paul Dahan, fondateur du Centre de la culture judéo-marocaine à Bruxelles, a bien voulu mettre à notre disposition son précieux fonds photographique qui a permis l'illustration de cet ouvrage.

Laurence Ouaknine, journaliste à Casablanca, Raymond Vézina et son épouse Mineko Suzuki, éditeurs à Montréal, nous ont gracieusement ouvert leur documentation.

Maurice Arama a soutenu nos efforts et mis à notre disposition de manière gracieuse et spontanée sa documentation iconographique. Nous le remercions ainsi que Fortunée Hazan Arama pour son accord d'utiliser des photos tirées de son ouvrage *Saveurs de mon enfance, la cuisine des juifs du Maroc*.

Un beau-livre, c'est également des rencontres avec des personnes qui ont bien voulu donner de leur temps.

Eva Bertoin a été la première à nous encourager et accompagner dans cette aventure.

Le témoignage et les conseils constants de Bernard Cohen sur Debdou, dont est issue sa famille, ont été des moments émouvants qui nous ont accompagné durant l'élaboration de cet ouvrage. Nos remerciements vont également au docteur Isaac Cohen.

Les souvenirs et les propos de Nizar Bouzidi nous ont permis de revivre le quotidien de la ville de Debdou. Des histoires familiales qui remontent à son grand-père nous ont fait comprendre et sentir la solidarité entre juifs et musulmans.

Roger Chartiel, président de la Communauté israélite de Genève et originaire de la région de l'Oriental marocain, nous a apporté quelques précisions.

Enfin, Mohamed Grou n'a ménagé ni la patience ni la rigueur intellectuelle exigées par son travail de relecture.

L'éditeur

Abdelkader Retnani



Crédits et légendes iconographiques

Pages de garde. *Entre Taourirt et Debdou, les amandiers en fleurs offrent un somptueux paysage.* Photo Jean-Marc Porte.

Page 10. *Vue sur les côtes espagnoles, depuis l'intérieur du mausolée de rabbi Saâdia Adati, nommé Moulay Youssef par les musulmans.* Photo Michel Nachef.

12-13. *Le tombeau de Sidi Yahia à Oujda, qui fut vénéré tant par la communauté juive que musulmane, ainsi que par les chrétiens.* Photo Jean-Marc Porte.

14. Cartographie réalisée par Paul Coulbois.

16. *Bijouterie judéo-berbère: fibules (bzim ou tizernas), bijou fonctionnel servant à maintenir le vêtement des femmes berbères et faisant partie de la dot de la mariée. 1930.* Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

18. Photo musée d'Archéologie de Rabat.

20 et 21. *Dessins de J. Besancenot.* © Éd. La Croisée des chemins.

22. Photo Michel Nachef.

25. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

26. Collection particulière de Maurice Arama.

28. D.R.

29. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

31. À gauche, photo D.R. À droite, photo Maradji.

32. Photo Jean-Marc Porte.

33. Cartographie réalisée par Paul Coulbois.

36-37. *Le tombeau de Sidi Yahia à Oujda.* Photo Jean-Marc Porte.

38-39. *La grande synagogue d'Oujda.* Photo Michel Nachef.

40. *Oujda, place des palmiers, Bab el Gharbi.* Photo Jean-Marc Porte.

42. Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

43. *Portrait par l'artiste-peintre Théophile-Jean Delaye (1896-1970).* © Éd. La Croisée des chemins.

44. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

45. Photo Michel Nachef.

46 et 47. *L'ancien emplacement du Mellah et la rue des bijoutiers.* Photo Michel Nachef.

48. Photo courtoisie de Raymond Vézina et Mineko Suzuki, Montréal.

49. En haut, Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

En bas, courtoisie de Raymond Vézina et Mineko Suzuki, Montréal.

50. *La demeure du gardien du cimetière juif d'Oujda.*

Photo Michel Nachef.

51. *Geste de solidarité: ce brave homme a fait le déplacement depuis Casablanca spécialement pour aider aux obsèques d'un membre de la communauté, à Oujda.* Photo Michel Nachef.

52 à 57. *Quelques-unes parmi les belles tombes du cimetière juif d'Oujda.* Photos Michel Nachef.

58 à 61. *Intérieurs de la grande synagogue d'Oujda, p. 58 le Sefer Torah, rouleau des textes bibliques, y est toujours en place.*

Photos Michel Nachef.

62. *De retour après une longue absence.* Photo Bernard Cohen.

63. *L'hôtel Simon fut l'un des premiers d'Oujda, à la terrasse très courue jusqu'au milieu du XX^e siècle.* Photo Michel Nachef.

66-67. *La Kasbah de Debdou (XIV^e siècle).* Photo Jean-Marc Porte.

68-69. *Les tombes anciennes du cimetière juif de Debdou.*

Photo Jean-Marc Porte.

70 et 71. *Maison d'hôtes à Debdou.* Photo Michel Nachef.

73. Photos Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

74. *Debdou, vue de l'intérieur de la synagogue.*

Photo Michel Nachef.

75. *Debdou, la rue de la synagogue.* Photo Michel Nachef.

76. *Manteau de Sefer Thora.* Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

78. Photo courtoisie de Raymond Vézina et Mineko Suzuki, Montréal.

79. Photo Michel Nachef.

81. Photo archives familiales de Bernard Cohen.

82. Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

84 et 85. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

86. *Édifice de l'époque mérinide, à Debdou.* Photo Jean-Marc Porte.

88 et 89. Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

90 à 93. *Maisons habitées par la communauté de l'époque.*

Photos Michel Nachef.

95 à 97. Photos archives familiales de Bernard Cohen.

98 et 99. *La fontaine Aïn Sbyllia, restaurée, et son petit café attenant.* Photos Michel Nachef.

100. *La porte bleue de la synagogue, dans l'ancien Mellah.*

Photo Jean-Marc Porte.

101. *En 1851, à New York, Isaac Singer a inventé la machine à coudre qui porte son nom. Pour sa commercialisation, il a fait appel aux juifs de toutes les régions du monde.* Photo Michel Nachef.

102. Archives familiales de Nizar Bouzidi. D.R.

103. Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

104 et 105. *Pierres tombales de l'ancien cimetière juif.* Photo Michel Nachef.

106. *Rue de l'ancienne médina.* Photo Michel Nachef.

107. *Nouveau cimetière juif de Debdou.* Photo Michel Nachef.

110. *Sur la route d'Oujda à Figuig, un arbre au milieu du silence nous annonce l'oasis.* Photo Michel Nachef.

111. *L'arrivée à Figuig.* Photo Michel Nachef.

112-113. *Figuig et sa région.* Photo Jean-Marc Porte.

114 à 116. *Pierres tombales du cimetière juif de Figuig.* Photo Michel Nachef.

117. *Rue du Mellah.* Photo Michel Nachef.

118. *La palmeraie de l'oasis.* Photo Michel Nachef.

121. Photo Michel Nachef.

122. Photo Jean-Marc Porte.

123. Photos EPHE-SAPRAT (Paris-Sorbonne).

124 à 126. *Femmes en haïk dans le Mellah.* Photo Michel Nachef.

127 à 129. *Maison patricienne du Mellah.* Photo Michel Nachef.

130. Photo Jean-Marc Porte.

131. Photo Michel Nachef.

132 et 133. *Mellah.* Photo Michel Nachef.

134 et 135. *Cette imposante maison bénéficiait de sa synagogue privée, avec sa niche à bougies.* Photo Michel Nachef.

136. *Rue du Mellah.* Photo Michel Nachef.

137. *Fourneaux de cuisine traditionnels dans une grande maison.* Photo Michel Nachef.

138 et 139. *Rabbi Eliahou Amsellem, véritable guide de la communauté juive de Figuig, a vécu dans cette maison jusqu'à la fin de ses jours. Ce grand homme avait refusé de quitter le Maroc.* Photo Michel Nachef.

140 et 141. *Rencontre de la pierre et du métal.* Photos Michel Nachef.

142. *Jarre à provisions.* Photo Michel Nachef.

143. *Les murailles de la ville.* Photo Michel Nachef.

144 et 145. Photos Michel Nachef.

146-147. *Depuis le mont Gourougou, une vue surplombante sur Nador.* Photo Michel Aymerich.

148. Photo Jean-Marc Porte.

149 à 151. Photos Michel Nachef.

152-153. Photo Michel Aymerich.

154 et 155. Photos Michel Nachef.

156-157. *La Moulouya, le principal fleuve de l'Oriental.* Photo Michel Aymerich.

158. À gauche, photo collection particulière de Maurice Arama. À droite, photo Michel Nachef.

159. Photo archives familiales de Bernard Cohen.

160 et 161. Photos Michel Nachef.

162-163 et 164-165. *Les monts Béni-Snassen.* Photo Jean-Marc Porte.

166. *Lampe de Hanouka.* Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

169. Photo Bibliothèque nationale de France. D.R.

170. Photo RMN-Grand Palais (Musée du Louvre)/Jean-Gilles Berizzi. D.R.

173. *Un campement de nomades vers Abou Lekhal.* Photo Jean-Marc Porte.

175. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

176-177. Photos archives familiales de Bernard Cohen.

178. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

179. Photos Maurice Arama.

181. Photo Maradji.

182. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

183. Photo collection particulière de Gérard Silvain.

185. *Lampes de Hanouka.* Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

186. Photo Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

187. Photo archives familiales de Bernard Cohen.

188. Photo courtoisie de Raymond Vézina et Mineko Suzuki, Montréal.

189. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

190 à 193. Photos Musée du judaïsme marocain, Casablanca.

195. *Bijouterie judéo-berbère : bracelet (nbala), argent, 1920.* Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

196. Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

197. *Bijouterie judéo-berbère : paire de bracelets (nbala), argent, 1900.* Photos Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

198 et 199. Photos Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

201. Photo archives familiales de Bernard Cohen.

202. Courtoisie de Raymond Vézina et Mineko Suzuki, Montréal.

203. Photo D.R.

204 et 205. *Portraits par l'artiste-peintre Théophile-Jean Delaye (1896-1970).* © Éd. La Croisée des chemins.

206. *Bijouterie judéo-berbère : bracelet (nbala), argent et émail, 1910.* Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

208. *Bijouterie judéo-berbère : collier à 5 plaquettes niellées (détail) ; argent, nielle et verroterie, 1930.*

Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

210. *Bijouterie judéo-berbère : tiboukaria (détail), boucles d'oreilles en argent émaillé, 1920.* Photo Centre de la culture judéo-marocaine, Bruxelles.

